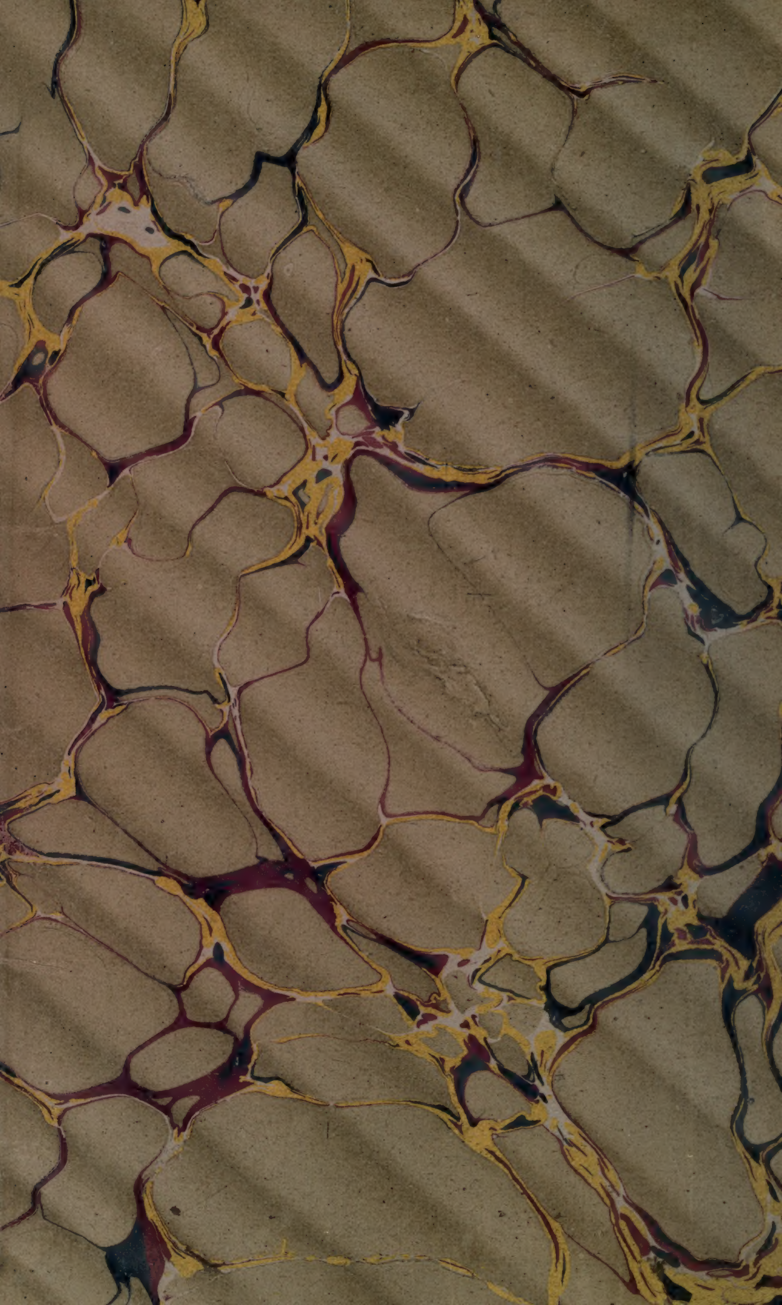
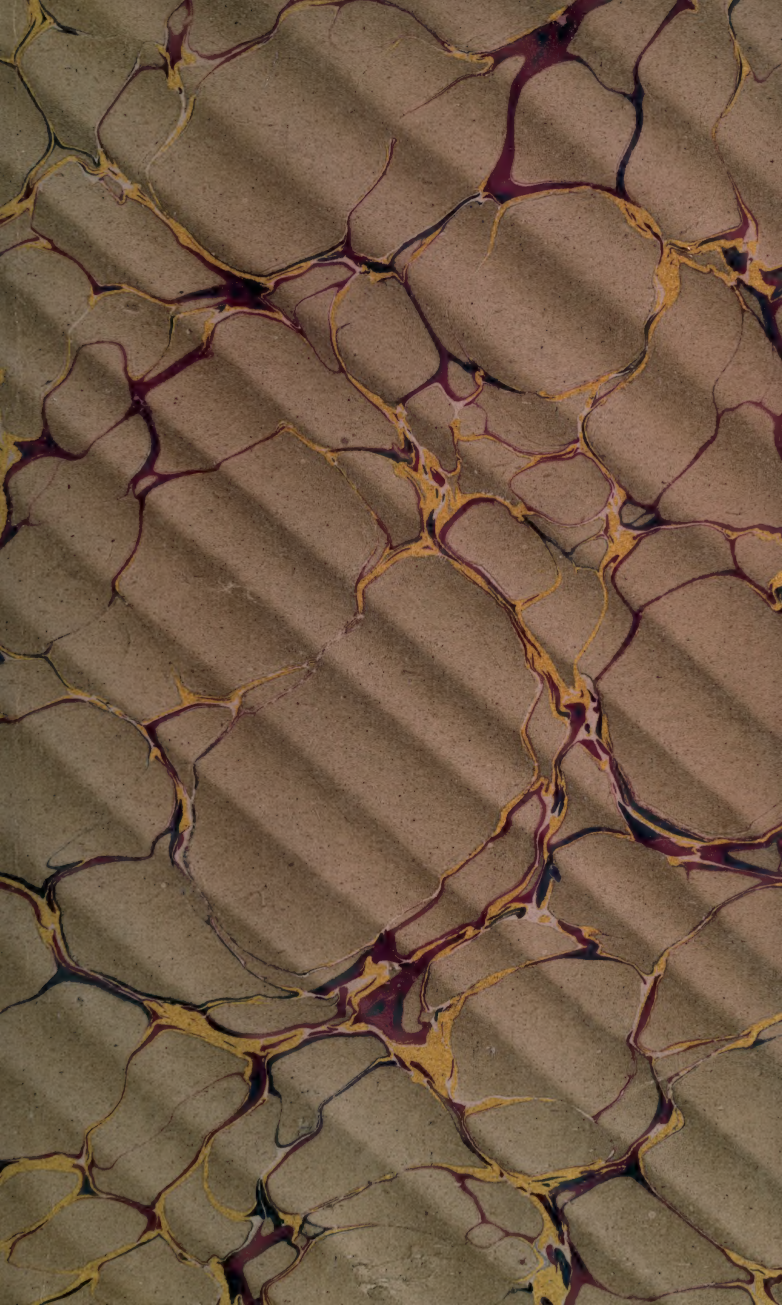






I.

VERS L'ÉVANGILE

sous la nuée de guerre

DU MÊME AUTEUR

SERMONS :

Il a souffert, 6e édition. Un volume in-12....... 2 fr. —
Il règnera, 2e édition. Uu volume in-12........ 3 fr. 50
Il vit, 2e édition. Un volume in-12............. 3 fr. 50
L'Evangile du Royaume, 2e édition. Un volume in-12.................................... 3 fr. 50
Sur la terre, 2e édition. Un volume in-12....... 3 fr. 50
Vers la Justice. Un volume in-12.............. 3 fr. 50
Certitudes. Un volume in-12................... 3 fr. 50
Délivrances, Un volume in-12.................. 3 fr. 50

MÉDITATIONS :

Le Problème de la Mort. Un volume in-12...... 2 fr. —
Silence et Prière, 4e édition. Un volume in-12 *(Epuisé ; sera réimprimé après la guerre)*.. 2 fr. —
Prière et Silence, 2e édition. Un volume in-12.. 2 fr. —
Pour communier. Pensées et Prières en vue de la préparation à la Sainte-Cène. Un volume in-18.................................... 3 fr. —

CONFÉRENCES :

Peut-on rester chrétien ? Un volume in-12...... 1 fr. 50
La fin d'un christianisme. Un volume in-12 .... 2 fr.
Aux croyants et aux athées, 3e édition. In-12... 3 fr. 50

CAHORS, IMPRIMERIE COUESLANT. — 18.532

VERS L'ÉVANGILE
sous la nuée de guerre

COURTES MÉDITATIONS

POUR COMMENCER CHAQUE SEMAINE

PAR

WILFRED MONOD

II



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
(SOCIÉTÉ ANONYME)
33, RUE DE SEINE, 33

1915



VINGT-HUITIÈME DIMANCHE

PRIÈRES NATIONALES

I

« Ayez foi en Dieu. »
(Marc XI, 22).

Notre confiance réfléchie, tenace, dans le triomphe d'une juste cause, augmente et s'affirme de semaine en semaine, de mois en mois, à mesure que se prolonge la guerre des nations ; et de même qu'on suppute l'âge d'un tronc d'arbre aux cercles concentriques dont son cœur est entouré, de même on pourrait

évaluer la durée du présent conflit aux couches successives de ferme certitude et d'espérance inébranlable qui enveloppent désormais notre âme et la soutiennent.

Cependant, quelques consciences restent troublées, à la pensée que notre France aurait négligé de s'assurer l'un des gages les plus essentiels du succès : des prières nationales. Alors que Jésus-Christ, lui-même, a formulé cette règle souveraine pour l'humanité : « Ayez foi en Dieu ! », notre patrie s'obstinerait dans un athéisme officiel sans excuse et sans grandeur, qui mine sous nos pieds le chemin de l'avenir. Pendant la bataille de la Marne, un catholique exprimait ses appréhensions en ces termes : « La France est en péril, et Dieu n'attend peut-être qu'un mot pour la sauver. Ce mot, le gouvernement n'ose pas le dire ; mais il n'a pas le droit de négliger un facteur de la victoire. »

Pareilles inquiétudes sont-elles fondées ?...

O Dieu caché ! Dieu vivant ! toi qui es, qui étais et qui seras, toi en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être, toi de qui, par qui et pour qui sont toutes choses — Dieu esprit ! et

qui réclames de tes adorateurs un culte spirituel et vrai, — inspire ma méditation !



En faveur de la France, jour et nuit, d'ardentes supplications montent vers le ciel. « Sous l'obscure clarté qui tombe des étoiles » dans les tranchées, à la lueur tamisée des veilleuses dans les ambulances, devant les autels scintillants de cierges ou devant les moissons auréolées de soleil, d'innombrables âmes intercèdent pour notre pays. Ces prières ferventes, pressées, continues, font penser à ces bulles d'air qui s'élèvent, rapides et impétueuses, vers la surface d'un liquide qui va entrer en ébullition. Elles créent, dans la masse de la nation, un mouvement moral, une agitation spirituelle, une ascension des cœurs. Le monde invisible se mêle au monde visible, et des courants d'âme se dessinent vers l'au-delà. Ceux-là même qui ont désappris la prière, savourent l'amertume de leur isolement ; et un journaliste s'écriait avec mélancolie, dans un article dédié à nos sol-

dats : « Hélas ! mon frère, de ne rien pouvoir pour toi, pas même prier, si tu savais comme j'ai honte. »

Heureux, donc, ceux qui connaissent la consolation et la fierté, le soulagement presque physique (tel celui d'un asphyxié qui respire) et la joie surnaturelle de l'intercession pour la patrie. Qu'ils se multiplient ! car, si tous les Français priaient, c'est la France elle-même qui prierait par eux, la France entière, non à l'*Officiel,* mais dans la réalité ! Et que les églises, en particulier, prennent toujours plus conscience, dans ce domaine, de leur mission providentielle, puisqu'elles sont appelées à devenir, sur l'arbre national, ce que sont les feuilles dans la forêt, les organes mystérieux qui fixent l'oxygène de l'air et facilitent les échanges indispensables à la vie.

A ces prières spontanées jaillies des profondeurs mêmes de la France, comme autant de sources brûlantes, pourquoi surajouter des prières commandées, gouvernementales ? Quelle singulière et lamentable notion du Très Haut s'imposerait à nous, s'il attendait, pour défendre la justice, que les opprimés lui adres-

sent des supplications administratives, des placets avec estampille officielle ! Eh quoi ! le domaine illimité du libre Esprit, et le royaume de l'Amour sauveur, seraient soumis aux règles tatillonnes que les employés de ministère appliquent trop souvent à leurs guichets ! Le grand Dieu saint et compatissant des prophètes, le Dieu vengeur des victimes innocentes, « mari de la veuve et père de l'orphelin », refuserait d'intervenir, ici-bas, en faveur du Droit et de la Vérité, tant qu'on ne lui présente pas une requête collective, rédigée selon la formule ! Décidément, une semblable croyance ressemblerait fort à de la superstition. On nous dit : Organisez des prières nationales pour démontrer votre « foi en Dieu ». Mais est-on bien certain qu'elles ne risqueraient pas de prouver le contraire ?

Dans le désarroi intellectuel de notre époque, dans l'anarchie philosophique et doctrinale de notre génération tourmentée, où passera la ligne de démarcation entre les croyants et les incrédules ? La fixera-t-on entre ceux qui acceptent le Credo et ceux qui le rejettent, entre les théistes et les athées ?

Non, pour peu que l'Esprit saint nous anime, nous n'oserons jamais tracer une frontière aussi artificielle. Le véritable athée, c'est celui qui vit aveuglément pour lui-même, fût-il dévot parmi les dévots, zélateur de bonnes œuvres, blindé de médailles pieuses comme un chevalier du moyen âge caché sous une cotte de mailles; et, d'autre part, le véritable croyant, c'est celui qui se sacrifie à l'Idéal, qui foule ses propres intérêts et souffre par conscience, fût-il anticlérical, franc-maçon, libre-penseur, orné, enfin, de l'immortelle rouge quand il assiste, par discipline, à l'incinération rituelle d'un camarade.

Rappelons-nous ! Après la cynique violation de la neutralité belge, où donc s'est manifestée la vraie foi en Dieu, dans l'Empire germanique ? On nous cite un pasteur, condamné par le Conseil de guerre, pour avoir protesté contre les meurtres de femmes et d'enfants perpétrés par l'armée allemande. Mais les Conseils ecclésiastiques ont gardé le silence ou béni les criminels. Et la protestation la plus notoire a jailli de ce parti politique où la voix solitaire d'un mécréant s'est vaillamment élevée, sous

les huées, en plein Reichstag, pour défendre Abel contre Caïn.

Et en France, à quel spectacle assistons-nous ? Tandis que le clergé réclame du gouvernement des prières officielles, comme si les prêtres doutaient du bon vouloir de Dieu et de sa libre initiative, un journaliste incrédule répond à ces suggestions d'une piété inquiète et timide par un superbe acte de foi dans la puissance victorieuse des réalités spirituelles : « Ce que vous appelez Dieu, écrit-il, pourquoi voulez-vous nous empêcher de l'appeler le Droit et la Justice ? N'est-ce pas prier Dieu, que de se battre pour le Droit et la Justice, et pour la Liberté des nations ! »

Evidemment, nos églises ne songent pas à s'approprier les termes mêmes d'une théologie aussi laïque ; mais il est permis d'apprécier le souffle et l'allure d'une déclaration généreuse où vibre l'enthousiasme, où palpite la foi.





VINGT-NEUVIÈME DIMANCHE

PRIÈRES NATIONALES

II

« Je n'ai pas trouvé une aussi grande foi, même en Israël. »

(Matthieu VIII. 10).

Certes, une France unanime et qui prierait d'un commun accord, non pas le front dans la poussière comme les mahométans, mais debout comme les huguenots, une France évangéliquement chrétienne et levant les mains au ciel, présenterait un noble tableau. Mais dans l'état des esprits, à quoi aboutiraient des

prières officielles, des prières décrétées, sinon à l'hypocrisie et au scandale ?

A l'hypocrisie, d'abord. On assure que l'empereur de Chine, jadis, offrait deux fois par an un culte à la divinité suprême, au nom du peuple qu'il représentait. Quoi de plus froid, quoi de moins religieux, qu'une pareille cérémonie, où le rite traditionnel creusait l'abîme entre les âmes individuelles et Dieu ? Et pourtant, de telles conséquences ne sont-elles point inévitables, dès qu'un gouvernement accomplit un acte de piété officielle, dès qu'il se livre à une manifestation cultuelle obligatoire pour les fonctionnaires ?

Cependant, ce qu'il faut craindre, avant tout, dans les démonstrations de ce genre, c'est le scandale, une régression presque fatale du christianisme vers le paganisme, un retour au polythéisme. Pour comprendre cette affirmation, il suffit de connaître les transformations successives de la notion de Dieu, et les progrès qu'elle a réalisés au cours des âges.

Dans l'antiquité gréco-romaine, chaque cité monopolisait un dieu ; avant de tenter l'assaut d'une ville, les assiégeants s'efforçaient d'en

expulser la divinité protectrice, par une formule de conjuration. Cette conception si enfantine du dieu localisé, fut également celle du peuple d'Israël au début de son histoire ; dans les documents primitifs de la littérature hébraïque, Jahveh est un dieu national, un dieu guerrier, qui est représenté, aux armées, par l'arche de l'alliance. Mais les prophètes, plus tard, eurent le courage intellectuel et moral de dissocier la cause de Dieu et la cause d'Israël; ils affirmèrent que le Tout-Puissant était le champion de la Justice universelle avant d'être le gardien d'un peuple particulier ; ils osèrent prédire l'anéantissement de leur nation, si elle refusait d'être l'instrument de l'Esprit saint au service d'une cause mondiale; et cette cause était celle de l'unité humaine. Quand on songe que la Palestine avait sans cesse tremblé entre l'ennemi du sud, l'Egyptien, et l'envahisseur du nord, l'Assyrien, comment ne pas admirer la hardiesse inouïe de cette parole sublime, attribuée par le voyant hébreu à l'Eternel : « Bénis soient l'Egypte, mon peuple, et l'Assyrie, œuvre de mes mains, et Israël, mon héritage ! » Affirmation révolu-

tionnaire et même impie en apparence, à l'époque où elle fut formulée, mais qui ouvrait à l'humanité tout entière d'insondables horizons dans le cœur encore inexploré de Dieu.

Et, en effet, le Dieu de la justice, peu à peu, se révélait comme le Dieu de l'amour sauveur, le Dieu de la souffrance consentie et de l'immolation réfléchie, le Dieu méconnu dont le « Serviteur » prédestiné sera, ici-bas, « l'Homme de douleur », l'agneau muet « qui ôte le péché du monde », la victime sainte, volontairement sacrifiée pour unir les peuples, pour mettre fin aux guerres, pour hâter l'avènement de l'ère sans violence où les javelots et les glaives seront transformés en outils aratoires.

Tel était, avec les Prophètes, le tracé des lignes de pénétration dans l'avenir. Elles furent prolongées par l'Evangile, qui les conduisit au point terminus : la notion du Dieu Père. Sans hésiter, Jésus dessine, d'un trait ferme et précis, la bannière des temps nouveaux : « Un seul est votre maître, et vous êtes tous frères. » Devise que l'apôtre Paul commente en ces termes inspirés : « Il n'y a plus ni Grec, ni Juif, ni Barbare, ni Scythe, mais Christ est

tout en tous. » C'est l'universalisme chrétien, l'internationalisme évangélique, celui dont les rachetés célèbrent la splendeur dans les visions de l'Apocalypse, en des cantiques délirants d'allégresse et d'adoration, hymnes grandioses où se mêlent toutes les langues du ciel et de la terre, chœurs gigantesques, orchestres cosmiques, *Te deum* final et triomphal entonné d'une seule voix par l'ensemble des créatures.

Plus simplement, c'est la morale du *Pater noster*. A l'état de dispersion, de défiance, de haine et de lutte constitué par la nature, l'oraison dominicale oppose un ensemble harmonieux, une fédération humaine, une famille terrestre ; à la multiplicité des dieux païens, la prière du Seigneur oppose l'unité de Dieu, notre Père.

Cela étant, on voit dans quel sens des prières nationales risquent d'être scandaleuses. Rappelons-nous les éjaculations impériales et les pieux blasphèmes de Vienne et de Berlin, à l'entrée en campagne des colossales et perfides armées qui se jetèrent, l'une sur la petite Serbie, l'autre sur la faible Belgique. Rappelons-nous l'ordre du jour capital où le *Conseil*

de la Fédération des Eglises protestantes de France déclare hautement qu'il « réprouve l'abus de phrases pieuses dont les empereurs d'Allemagne et d'Autriche donnent le *scandaleux* exemple depuis le commencement des hostilités, constate avec tristesse combien cette exploitation de Dieu risque de compromettre la religion devant la conscience moderne, dénonce à la chrétienté tout entière le mal accompli par des pratiques qui déguisent, sous un vêtement de paroles évangéliques, la négation de la religion des prophètes et de Jésus-Christ ».

Assurément, le scandale, dans ce cas fameux, atteignit son comble, puisque les deux empereurs invoquaient la bénédiction de Dieu sur le mensonge diplomatique et l'agression préméditée. Et cependant, même dans l'hypothèse où le bon droit eût soutenu les ailes déployées des aigles impériales, j'ose affirmer que des prières publiques, officielles, décrétées par un gouvernement, pour fortifier ses desseins politiques, risquent toujours d'offenser Dieu, c'est-à-dire de le rapetisser, de le travestir, de l'enchaîner au char d'un Etat particu-

lier, comme faisaient les païens de la Cité antique, dont la divinité nationale était, fatalement, nationaliste, hostile au reste de l'univers.

Et pourtant, comme s'ils ne percevaient point le danger, la pente rapide et sournoise qui ramènerait le monde au polythéisme ancestral, à une effroyable et stupide mêlée de divinités querelleuses, tous les peuples en guerre, dans le conflit présent, ont invoqué la bénédiction du ciel sur leurs armes — tous, excepté un : le peuple français. Alors que chacun des belligérants adjurait solennellement le Très Haut, notre France est partie pour la bataille — et quelle bataille ! — sans violer la neutralité de Dieu, qu'elle a, seule, respectée dans sa plénitude. Combien cette attitude m'apparaît loyale, grave, audacieuse ! Depuis l'origine des âges, quand donc a-t-on contemplé le spectacle d'une grande nation qui va jouer ses destinées suprêmes, qui doit vaincre ou périr, et qui néanmoins, par sincérité intellectuelle, par scrupule moral, affranchie d'ataviques terreurs et de superstitions séculaires, ne prétend pas emporter Dieu dans ses fourgons ? Flétrissez une pareille attitude (si

vous en avez le cœur), flétrissez-la de l'accusation d'athéisme !... Aux yeux de mon âme, cette attitude austère et virile revêt toute la majesté d'un acte de foi incomparable.



L'ESPRIT

Il est là, qu'on le sache ou qu'on en doute encor,
Omniprésent. Ainsi mainte énergie intense,
Dont les hommes jadis ignoraient l'existence,
Vibra dans l'ombre, avant de prendre son essor.

Il est là ! Nul gardien, défenseur d'un trésor,
N'écarte loin de Lui l'imprudent qui s'avance.
De partout Il appelle, à travers le silence :
Tel, au fond des halliers, le son grave du cor.

Toujours l'humanité l'écouta dans la brume ;
Et tu l'entends, athée ! alors que la coutume
Encense les autels d'Elohim ou d'Allah.

Que si pour blasphémer tu gonfles ta poitrine,
Tu respires son souffle, Il enfle ta narine —
Tu ne peux le nier sans prouver qu'Il est là !



TRENTIÈME DIMANCHE

PRIÈRES NATIONALES

III

« Ce n'est pas quiconque me dit : Seigneur ! Seigneur !... »
(Matthieu VII. 21).

Dans l'inoubliable journée du 4 août 1914, le Parlement français a-t-il prononcé des paroles de scepticisme ? Ecoutons ces fiers accents, *credo* d'une démocratie consciente et pacifique : « Dans la guerre qui s'engage, la France aura pour elle le Droit, dont les peuples non plus que les individus ne sauraient impunément méconnaître l'éternelle puissance morale. Elle sera héroïquement défendue par

tous ses fils, dont rien ne brisera l'union sacrée — car elle représente, aujourd'hui, une fois de plus, devant l'univers, la liberté, la justice et la raison. »

Ceux qui s'exprimèrent de la sorte, au nom de la nation unifiée, dans un élan d'enthousiasme patriotique et de mysticisme républicain, ont-ils nié Dieu ? Pas plus que nous ne prétendons abolir le soleil, quand nous protégeons nos yeux, de la main, contre l'éclat de l'astre éblouissant. Fraternité, Justice, Droit, Vérité — autant de rayons amortis de l'intarissable Lumière qui flamboie au zénith, pour tous les hommes, sauf pour les aveugles volontaires.

Sans doute, notre France bien-aimée, intrépide et naïve logicienne, infatigable chercheuse de sources par des chemins inexplorés, a quelquefois subi les contre-coups d'un athéisme intempérant et grossier. Mais l'effroyable tourmente où nous sommes engagés, guérit l'âme nationale d'un matérialisme étouffant. Dans les milieux les plus étrangers aux églises, ou les plus rebelles au christianisme traditionnel, jaillissent aujourd'hui les précieuses fleurs de

l'idéalisme le plus pur ; de toutes parts, montent les appels à la discipline consentie, à la coopération méthodique, à l'esprit de sacrifice. Et de même que l'université *laïque* n'est pas, nécessairement, le foyer d'un enseignement antireligieux — et de même que l'Etat *laïque* n'est pas, fatalement, le fief d'un gouvernement athée — de même, la guerre *laïque* n'est pas irrévocablement la guerre sans Dieu.

Des faits innombrables et consolants viennent, chaque jour, prouver le contraire. « Ayez foi en Dieu ! » déclarait le Christ. Et c'est précisément cette foi-là qui, sous une forme ou sous une autre, et quel que soit le vocabulaire employé, soutient l'âme de la France, à travers les flammes, nourrit notre patience, exalte notre courage, multiplie en nous les irrépressibles énergies de l'indignation, de l'enthousiasme et de l'espoir. Nous ne savons pas tous, et toujours, que Dieu lui-même est présent parmi nous, mais c'est peut-être, à certains égards, parce que nous sommes trop près de lui ; l'atmosphère n'apparaît bleue qu'à distance : autour de nous, l'air demeure incolore. De même, il y a une façon d'invoquer Dieu, de le

supplier, de le conjurer, qui rappelle ces pitoyables convulsions des prêtres de Baal, acharnés à réveiller par leurs cris, au fond de l'espace, une divinité somnolente. Tandis que, dans la Jérusalem future, telle que le voyant biblique la décrit, dans la Ville sacrée où l'Esprit divin règnera sans conteste et remplira tous les poumons, l'édifice cultuel aura disparu : la Cité sainte sera sans Temple ! Pourquoi localiser, en effet, la surnaturelle présence qui sera devenue l'apanage, la gloire et la bénédiction de tous ?



« Ce n'est pas quiconque va répétant : « Seigneur ! Seigneur ! » qui entrera dans le royaume des cieux, mais celui-là seul qui accomplit la volonté de mon Père. Plusieurs me diront, au jour du jugement dernier : Seigneur ! Seigneur ! n'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé ? Alors je leur dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus. Retirez-vous de moi, vous qui commettiez l'iniquité ! »

Tel est le mot de la fin. Mettons-nous donc à l'école de Jésus, et quand il s'agit de religion, ne prétendons point nous passer de lui. Dès qu'on néglige de le consulter, la « foi en Dieu » peut envelopper les pires aberrations de la conscience et du cœur ; car l'homme fait la divinité à l'image de l'homme, si bien qu'il s'exalte et se déifie lui-même en priant le soi-disant créateur que ses passions ont fabriqué. Mais le Christ, lui, fait l'homme à l'image du Christ ; et alors, tout est gagné : la morale et la piété sont fondues en une seule réalité spirituelle ; et le Père qui est aux cieux n'est plus tourmenté par ces prières impies que le Dieu d'Esaïe repoussait, déjà, en ces termes : « Quand vous multipliez les oraisons, je n'écoute point ; car vos mains sont rouges de sang. »

Voilà pourquoi, ceux qui marchent dans le sillon du Fils de l'homme, sont exaucés même sans paroles, car leur attitude est une prière. Le texte même l'indique : « Jésus leur dit : Ayez foi en Dieu. Je vous le déclare, si quelqu'un ordonne à cette montagne : Va te jeter dans la mer ! et s'il ne doute point en son

cœur, il verra la chose accomplie. » Il y a donc une manière de croire en Dieu qui consiste à toiser les montagnes, à les déraciner par un acte intérieur de commandement, à les annihiler par la pure maîtrise de l'ascendant moral.

O Eternel, Seigneur du ciel et de la terre ! telle est bien la tâche qui incombe, aujourd'hui, à notre France. Exauce-la, mon Dieu ! car elle prie... en souffrant pour la Justice ; exauce notre nation loyale, éprise de l'adoration en esprit et en vérité, et accorde-lui, malgré son indignité, malgré ses fautes, accorde-lui la victoire, une victoire qui soit celle du Droit et de la Vérité — pour l'amour de ton Royaume immortel. *Amen.*



INTÉRIORITÉ

Prier, est-ce toujours engager un assaut,
D'un pic inaccessible escalader la pente,
Accuser du Dieu sourd l'attention trop lente,
Pour arracher un « oui » des lèvres du Très-Haut?

L'adorateur bannit le spasme et le sursaut.
Il descend en lui-même, ému d'une humble attente,
Il s'assied, les yeux clos, auprès d'une eau courante
Qui murmure dans l'ombre et jamais ne défaut.

Lentement, la fraîcheur de ce fleuve mystique
Pénètre son esprit d'un repos sabbatique ;
Alors, la grande Voix parle en accents divers ;

Le monde intérieur lui livre ses arcanes,
Les flancs épais du Sphinx palpitent, diaphanes,
Et c'est par le dedans qu'il perçoit l'univers.



TRENTE-ET-UNIÈME DIMANCHE

" NON LA PAIX, MAIS L'ÉPÉE "

I.

« Ce n'est pas la paix que je suis venu apporter sur la terre, mais le glaive. »
(Matthieu X. 34).

Le Christ, fidèle aux traditions de la pédagogie orientale, coulait ses enseignements les plus précieux dans le moule du paradoxe, afin d'en préciser les contours et d'en exagérer les angles, vrai moyen de les imposer à la mémoire. Quand il dit : « N'ap-

pelez personne, ici-bas, votre père » — ou encore : « Si ton œil t'entraîne au mal, arrache-le ! » — ou encore : « Tout vrai disciple doit haïr sa famille ! » seul, un enfant peu développé pourrait se figurer qu'il suffit d'un dictionnaire pour entendre ces paroles. En réalité, les prendre à la lettre est une grave erreur.

Or, on commet la même faute, quand on regarde le texte sur l'épée avec des yeux d'armurier. Tout malentendu est inconcevable, inexcusable, pour quiconque aura lu le commentaire du passage par le Sauveur lui-même. « Ayez le courage, affirme-t-il, de vous déclarer pour moi ; sans doute, vous provoquerez, ainsi, l'opposition... Qu'importe ? Impossible de servir, à la fois, son propre repos et la vérité ; quiconque me suit, peut faire son deuil d'une vie paresseuse ou seulement paisible ; et voilà dans quel sens je suis venu jeter le glaive parmi les hommes. » Simple et rude pensée : au sein d'un monde pécheur, l'Evangile est, par essence, un « signal de contradiction », un bâton dans un nid de guêpes, un perpétuel et inévitable scandale.

Relisons la vie de Jésus, à ce point de vue. Quelle destinée dramatique ! A peine s'avance-t-il, d'un visage serein, hors de l'atelier paternel, que déjà sifflent les serpents et grondent les fauves de la jungle : les bêtes sentent l'orage dans l'air. Toutes les passions, tous les orgueils se liguent à la seule vibration des Béatitudes qui strient, soudain, les ténèbres du péché comme autant de flèches lumineuses. Menacés dans leurs privilèges, les intérêts se coalisent ; et bientôt le prêtre, le juge, le soldat, le gouverneur, armés chacun d'une hache, se réunissent en forêt pour couper l'arbre de la croix. Car il faut que le trouble-fête soit cloué au bois ; il sera crucifié, non pour son dogme (c'est le prétexte !) mais pour sa morale.

Il meurt donc ; mais la pierre du tombeau sert de tremplin à son élan vainqueur. Jésus disparu, aussitôt de nouveaux Christs, ses enfants spirituels, regardent le monde avec les yeux du Sauveur et lancent un défi au péché. Hommes de « la paix qui surpasse toute compréhension », ils ne respirent que le combat ; messagers de l'Amour éternel, ils font tour-

noyer « l’épée de l’Esprit, qui est la parole de Dieu ».

Le sillage de saint Paul à travers l’Empire des Césars est marqué par les émeutes que soulève son message. L’évêque Jean Chrysostome ébranle Constantinople, par ses appels à la repentance. Les François d’Assise, les Jean Hus, les Savonarole, allument, dans l’âme populaire, les brûlantes aspirations du christianisme social. La doctrine de Calvin éclate, comme un explosif, dans le palais du Louvre. En Angleterre, Wesley prêche l’Evangile sur les places publiques et bouleverse l’Eglise établie. Un ancien ouvrier de filature, le missionnaire Livingstone, porte le coup de mort à la traite des noirs, en pleine Afrique centrale. Toujours et partout, l’authentique présence du Christ, ici-bas, se manifeste par une levée de boucliers contre l’erreur, la souffrance et le péché, contre les hommes qui incarnent le mal et contre les institutions qui le perpétuent. La vraie piété évangélique est « la piété qui proteste ». Et si l’on a pu dire, avec raison, que « l’honnête homme est celui qui sait s’attirer des affaires », combien plus cette magni-

fique définition s'applique-t-elle à tout disciple intelligent, sincère et conscient du Messie de Nazareth !

Je comprends dans quel sens Jésus a déclaré, solennellement, qu'il apportait, ici-bas, une épée. Mais je comprends, en même temps, pourquoi cette parole doit retentir à nos oreilles comme une condamnation. L'Eglise est si naïvement fière de tenir, à bout de bras, un rameau d'olivier !

Durant les trois premiers siècles de notre ère, la chrétienté, restée libre à l'égard de l'Etat païen, constituait une puissance d'opposition morale et religieuse au sein de l'Empire. Mais à partir du jour où l'habile Constantin proclama, officiellement, que le crucifié du Calvaire s'installait, désormais, sur le trône des Césars — l'épée tomba des mains de l'Eglise ; son énergie protestataire fut brisée. A l'égard du paupérisme, par exemple, ou du militarisme, elle glissa, peu à peu, au niveau des préjugés traditionnels. Alliée des gouvernements successifs, elle finit par se considérer comme le soutien de l'ordre établi. On vit reparaître la race des « chiens muets », dénoncée dans nos

livres saints ; on entendit, à nouveau, le chœur des faux prophètes qui chantent : « Paix ! Paix !... là où il n’y a point de paix. »

Sans doute, les circonstances atténuantes ne manquaient point à une pareille attitude ; une certaine situation politique, une certaine mentalité doctrinale, dans l’ancienne Europe, expliquent ou excusent même, parfois, les défaillances d’une chrétienté au sel insipide. Il n’en reste pas moins qu’en rejetant le glaive du Christ, elle abandonnait le soc divin qui seul pouvait creuser, dans la glèbe durcie d’une civilisation sans pitié, les sillons de l’avenir.

Et quelles furent les conséquences de cette abdication ? Renonçant, pratiquement, à insérer l’idéal évangélique dans la réalité, l’Eglise fut obligée de se replier sur elle-même, dans ses tranchées de l’arrière ; elle établit ses cantonnements sur le terrain de la vie intérieure.

Ici, point de malentendu ! Je rougirais de jeter le plus léger discrédit sur la culture intensive de nos facultés spirituelles ; tant que l’âme restera le trésor souverain de chaque personne humaine, celle-ci méditera, toujours, l’avertissement du Maître à son hôtesse affairée de Bé-

thanie : « Une seule chose est nécessaire ! Marie a choisi la bonne part. » Cette parole s'est imposée à ma conscience, avec une singulière énergie, sous les voûtes obscures de Notre-Dame. C'était un jour de semaine ; dans la cathédrale déserte, à la lueur amortie des vitraux, un prêtre solitaire célébrait quelque office au fond d'une chapelle vide. N'était-ce point là une récitation de somnambule, sans rapport avec la rumeur de la cité immense, et, surtout, sans relation avec le tonnerre des batailles ? Nullement ; ce clerc anonyme sauvegardait, ici-bas, les droits de l'adoration, les prérogatives les plus pures de l'âme humaine, et le mince nuage de son encensoir montait plus loin, dans l'empyrée, que les orgueilleuses fumées des hauts-fourneaux ou de l'artillerie lourde.

Toutefois, la caractéristique de la piété du Christ, c'est l'indissoluble union de la prière et de l'action, de l'amour pour Dieu et de l'amour pour l'homme. Se courber devant les autels n'est qu'un geste renouvelé de la préhistoire, une génuflexion païenne, si l'adorateur ne se penche pas, en même temps, vers la misère

humaine ; et c’est en vain qu’il dresse les mains vers le ciel, si elles ne brandissent pas l’épée spirituelle de Jésus.

Or, l’Eglise traditionnelle a, précisément, surchargé l’un des plateaux de la balance, au détriment de l’autre. Elle a insisté souvent, d’une manière quasi-exclusive, sur le salut individuel, sur la préparation à la « bonne mort » ; elle a développé dans les âmes un type de piété sentimentale, mystique, passive, dont l’expression plastique et nauséabonde est le Christ aux joues roses et à la barbe d’or qui déshonore les magasins d’articles religieux.

Faut-il s’étonner qu’une aussi langoureuse et pitoyable idole rebute, à la fois, les hommes de pensée et les hommes d’action ? Est-il surprenant que ce mannequin repousse, en même temps, les savants et les prolétaires ? Oh ! sans doute, nous sursautons, nous sommes blessés à la prunelle, quand le philosophe Nietzsche hurle contre l’Evangile ses truculents blasphèmes. Mais sommes-nous certains qu’ils ne visent pas, avant tout, une caricature du christianisme, un christianisme flasque, veule, énervé, sans épée ? C’est la dégéné-

rescence des chrétiens orientaux qui suscita Mahomet ; de même, c'est la décadence de l'Eglise occidentale qui a suscité Nietzsche ; et elle aurait peut-être lieu de répéter, à son sujet, la tragique et sublime parole du roi David, lorsque l'insulteur Schimeï lui lançait des pierres et des anathèmes : « Laissez-le ! S'il me maudit, c'est sur l'ordre de l'Eternel. »





TRENTE-DEUXIÈME DIMANCHE

" NON LA PAIX, MAIS L'ÉPÉE "

II

« Ceux qui prendront l'épée, périront par l'épée. »

(Matthieu XXVI. 52).

La crise mondiale qui nous oppresse n'est pas, seulement, une crise politique ; elle est, aussi, elle est, avant tout, une crise religieuse. Le christianisme traditionnel, qui s'est montré impuissant à conjurer la catastrophe, est-il,

réellement, le christianisme intégral ? Telle est la question qui s'impose à notre génération.

Ou bien la Bible est pour nous sans autorité morale et spirituelle, ou bien il nous faut retourner au Jésus des Ecritures, au Fils de l'homme qui est le surhomme, au Messie. A force de spiritualiser le christianisme, on le volatilise. La supplication fameuse des Israélites au Grand Sacrificateur : « Fais-nous des dieux qui marchent devant nous ! » correspond à une aspiration légitime. L'humanité a toujours soupiré après un Dieu qui s'incarne, c'est-à-dire qu'elle a toujours appelé de ses vœux les plus intenses l'apparition, ici-bas, d'un visage qui fût le miroir de l'Esprit saint. Les poètes et les sages ont exalté, d'avance, la splendeur du Héros surnaturel qui résumerait en sa personne les gloires combinées du philosophe, du monarque et du sauveur. Mais il fut réservé aux voyants hébreux d'en peindre le portrait mystérieux, par couches successives, dont chacune correspond à une physionomie particulière : c'est le Prince qui triomphera de ses ennemis ; et c'est le Législateur, champion des opprimés ; et c'est l'Homme de dou-

leur, le Serviteur méconnu de l’Eternel, souffrant pour les injustes ; et tous ces traits se fondent pour former l’incomparable image du Messie-Rédempteur, pionnier des temps nouveaux, chevalier du Royaume de Dieu, immortel Entraîneur de notre race vers ses destinées providentielles.

Or, c’est de lui que l’Eglise a l’honneur insigne et l’ineffable bonheur de se réclamer. Mais alors ne semble-t-elle point frappée d’une véritable inconscience, lorsqu’elle ose interpréter la doctrine et l’exemple de Jésus, en cachant l’épée de son Maître, je veux dire en présentant au monde un évangile épointé, arrondi, ridicule fleuret de parade ? Oui, en face du Crucifié, on s’est évertué à démontrer, sans ironie, que le christianisme était lié au conservatisme social ou dogmatique ; en face du Crucifié, on a traité d’utopistes les prophètes qui annonçaient un régime de paix internationale par le Droit ; en face du Crucifié, on a même trouvé moyen de prêcher, gravement, un salut par la croix... qui dispenserait les chrétiens de la croix.

Quelle dérision ! Quoi ! c’est au pied du

Calvaire que les Eglises préconiseraient une morale de tout repos, une religion toujours prête à bénir les institutions, les usages, l'opinion publique, la politique nationale, une piété sans générosité, sans enthousiasme, prompte à vitupérer le péager ou à ridiculiser l'apôtre, une piété pharisaïque! Eh quoi! c'est au pied du Golgotha que les docteurs ecclésiastiques formuleraient, pour des chrétiens de parodie, cette maxime strictement lâche : « Surtout pas de bruit ! »... Je comprends mieux alors, et je bénis la protestation du triste Nietzsche, penseur fou et athée, qui forgeait pour ses disciples ce viril programme : « Vivez dangereusement ! »

Décidément, la guerre actuelle est un appel de Dieu à la conscience de la chrétienté. Les Austro-Allemands, seuls, ont bombardé Ypres, Louvain et Reims, mais c'est l'artillerie de toutes les nations chrétiennes belligérantes, en Europe, qui concentre ses feux sur un certain christianisme traditionnel. Les Eglises d'Etat, les Eglises dont le Dieu porte l'uniforme national, les Eglises dont le Christ est enchaîné à l'intérieur des frontières politiques, ces Egli-

ses-là ont fait leur temps ; elles agonisent, elles meurent sous nos yeux ; la guerre des nations les aura tuées.

Les témoins du Christ ont, maintenant, le devoir d’élaborer une organisation capable d’abriter tous les chrétiens qui ont résolu de ceindre l’épée du Messie-Sauveur.

Cette Eglise de l’avenir — et d’un avenir peut-être prochain — sera, d’abord, une Eglise *reconnaissable.* Au début de notre ère, l’immersion des adultes était le signe de ralliement des disciples ; aujourd’hui, le baptême a dépouillé, presque partout, cette signification glorieuse ; l’entrée dans la communauté chrétienne est marquée, plutôt, par la participation à la Sainte Cène. Mais la pratique de « la première communion » perd, par son universalité même, une grande partie de sa valeur symbolique d’enrôlement réfléchi et définitif.

Dans l’Eglise de demain, telle que les leçons de la guerre l’auront rendue nécessaire, de profonds changements s’imposeront donc dans les traditions ecclésiastiques. Si l’on veut que l’Eglise du Christ soit reconnaissable, ici-bas, il faudra que son *credo* soit complété par un

programme ; il faudra, surtout, qu'il soit accompagné par une *discipline :* en d'autres termes, à l'avenir, les chrétiens se distingueront du monde par certaines règles précises de conduite, non seulement dans le domaine des mœurs, mais sur le terrain des affaires, et de la mode, et de la politique. On savait déjà, dans le passé, que les chrétiens refusent de se comporter en pourceaux ; on apprendra, dorénavant, qu'ils renoncent à se transformer en renards ou en loups. Leur principal signalement ne sera pas cultuel ou dogmatique, mais moral et social — conformément à l'indélébile mot d'ordre du grand chef : « Voici quelle sera la marque à laquelle tous verront en vous mes disciples : vous aurez de l'amour les uns pour les autres. »

En conséquence, l'Eglise future sera une Eglise reconnaissable. J'ajoute qu'elle sera une Eglise *ouverte,* parce qu'elle sera une « Ligue pour la rédemption de l'humanité ». Ne pourrait-on pas concevoir des groupements, à la fois laïques et religieux, où se rencontreraient les hommes de franche volonté, des associations fraternelles recrutées par des enrôle-

ments volontaires, et où la première question posée aux postulants ne serait pas : « Que pensez-vous du Christ ? » Mais bien : « Que voulez-vous faire pour lui ? » ou encore : « Qu’attendez-vous de lui ? »

« Venez à moi, vous tous, les fatigués et les chargés ! » — c’est l’invitation de l’immortel Bon Samaritain. Il doit être permis de répondre à cet appel, sans subir un examen de métaphysique. Et désormais, tous ceux-là auront le droit de se réclamer de Jésus, qui aiment le Christ et l’idéal qu’il incarne, qui comprennent le drame intérieur de la croix, la nécessité du sacrifice personnel pour le salut du monde, le devoir de la protestation et de la mission, l’obligation, enfin, d’agiter sur la terre le glaive de l’Evangile.

Telle sera l’Eglise de l’avenir, et par conséquent, dans la mesure même où elle sera *reconnaissable* et *accueillante* (sainte et miséricordieuse), elle revêtira un troisième caractère distinctif, elle sera une Eglise *universaliste,* une Eglise catholique, au sens original du terme, une Eglise internationale ou œcuménique — peu importent les mots, l’essentiel, c’est

la réalité. Et vraiment, on frémit d'une émotion sacrée, on tremble d'une allégresse divine, à la vision de cette Eglise future, une et indivisible, corps mystique dont le Christ serait la tête, où circulerait le même sang à travers un organisme mondial, et pour lequel toute guerre internationale serait l'équivalent d'un suicide.

O mon Dieu, mon Dieu ! jusques à quand tes enfants dispersés, mais qui récitent le même « Notre Père ! » seront-ils, d'âge en âge, éperdument jetés, poitrine contre poitrine, par les tourbillons d'un ouragan infernal ? Jésus avait affirmé, pourtant : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive » — en d'autres termes : Je suis venu combattre *ce qui est* au nom de *ce qui doit être.* Dans cet axiome, en apparence belliqueux, le Christ a donc déclaré la guerre à la guerre. Et si l'Eglise avait résolument brandi l'épée spirituelle du Sauveur, on ne verrait pas scintiller aujourd'hui, par millions, les épées d'acier. On n'entendrait pas un pasteur allemand, professeur de théologie, prêcher que, si Jésus a condamné la guerre, c'est qu' « il ne songeait pas à la situation actuelle ». Et ce docteur d'ajouter : « Le

sermon sur la montagne est sans rapport avec le Droit, l’Etat, l’honneur, et la société. »

O Esprit saint, Esprit de la Pentecôte, suscite enfin, dans notre vieille Europe, l’Eglise évangélique !

Parmi toutes les photographies de guerre qui ont passé, déjà, sous nos yeux, il en est une dont le caractère pathétique s’impose à notre fervente méditation. Il s’agit d’un Calvaire lorrain, démoli par un obus, mais d’une manière si imprévue que la croix seule a disparu, tandis que le crucifié, subitement délivré de son ignominieux support, se dresse tout droit, et les bras levés, contre un ciel immense chargé de nuées. Apparition fantastique, à la fois, et majestueuse ! Cet homme nu et blessé, qui se hausse, pâle, entre les nations belligérantes, en l’attitude poignante du suppliant, comme s’il voulait exorciser les démons, c’est le Fils de Dieu, le Sauveur du monde ; il jette aux quatre vents, sous la tempête, ce cri d’agonie et de commandement, ce cri dominateur : « Arrêtez ! »

L’Eglise de l’avenir s’avancera, elle aussi, d’avance, entre les armées, sans autre épée que

celle de Jésus, et rendra les guerres impossibles. D'ailleurs, si elle devait souffrir pour le royaume de Dieu, son martyre — ô Christ ! — resterait-il vain ? Pas plus que celui du moine Télémaque, descendu subitement dans le champ-clos d'un amphithéâtre romain, pour séparer des gladiateurs. Sans doute, il y périt, victime de sa foi, de son courage, de sa charité ; mais le sang de cet humble héros mit fin pour toujours, dans les arènes impériales, à l'intolérable et séculaire scandale d'égorgements fratricides.





TRENTE-TROISIÈME DIMANCHE

L'ÉVANGILE MORAL ET SOCIAL

« Il faut mettre le vin nouveau dans des outres neuves. »

(Luc V. 38).

Si une ère nouvelle doit luire pour la chrétienté, il faut que son christianisme subisse une véritable refonte. Et d'abord, au point de vue moral. En certains milieux, on s'insurge contre une telle affirmation. On nous réplique : « Ouvrez donc les yeux ! Faites crédit au tempérament national, à la qualité de notre sang. Assurément, avant la guerre, la France avait mauvais renom à l'étranger ; on la con-

sidérait, ici et là, comme pourrie, empoisonnée d'absinthe et de pornographie, rongée d'athéisme et de gangrène révolutionnaire. Et les pessimistes prédisaient que la dépravation nous entraînerait à l'abîme. Vains épouvantails ! A l'appel du tocsin, notre peuple fut en selle, d'un bond, sous la bannière des Droits de l'homme ; et, pour défendre la Patrie en danger, il retrouva l'enthousiasme des volontaires de 1792. »

Je l'accorde. Mais allons-nous en conclure que les chevaliers du Devoir avaient tort dans leurs avertissements ? Allons-nous proclamer qu'il est indifférent de « vivre selon la chair », puisque le péril même nous communiquera la grâce de « vivre selon l'Esprit » ? — Mille fois non ! Ne laissons pas ébranler en nous les assises mêmes de la conscience.

Si notre France a étonné le monde par son attitude splendide en face de Goliath, rappelons-nous la vertu cachée qui émane, dans toute nation, des « sept mille hommes dont le genou n'a jamais fléchi devant Baal ». Souvenons-nous, aussi, qu'une grande cause grandit ceux qui la servent ; même indigne, isolé-

ment, l'individu est parfois transfiguré par l'élan collectif de la croisade qui l'enrôle. Mais, surtout, n'oublions pas que certains sursauts ne se répètent point. Tombé à l'eau par imprudence, un homme peut fournir le coup de reins qui le sauvera ; ce n'est pas une raison pour qu'il joue avec la mort, une seconde fois ; l'organisme épuisé se refuserait à l'effort. Après tout, sans nos alliances terrestres et maritimes, notre patrie, affaiblie par la dépopulation, aurait-elle arrêté la ruée de l'envahisseur ? Or, la diminution inouïe des naissances, dans notre pays, était liée à l'immoralité ; si bien que la déliquescence des mœurs a failli nous jeter dans le précipice.

Quel avertissement pour l'avenir ! Quel appel du Dieu saint ! Quelle tâche immense, dès demain, pour les missionnaires du Devoir !... Hélas ! nous frissonnons d'une inquiétude patriotique, en constatant que la guerre elle-même ne parvient pas à réveiller certaines consciences. Nous apprenons que le flot de l'alcool — ignoble inondation ! — gagne village après village et continue à monter ; l'allocation des femmes de mobilisés se trans-

forme, trop souvent, en eau de mort ; autour de nos casernes, de nos ambulances, de nos dépôts de convalescents ou d'éclopés, les cabarets pullulent. J'ai vu, de mes yeux, un homme ivre tomber d'un wagon du métropolitain sur le quai : il portait l'uniforme de notre armée. Ailleurs, en plein Paris, un blessé, pris de boisson, a fait une chute si malheureuse qu'il a rouvert sa plaie. Et cette lamentable orgie s'accompagne, trop souvent, d'une licence effrénée des mœurs, propagée, excitée, par l'atmosphère de fièvre où nous vivons, et par la désorganisation des foyers ; à diverses reprises, et de divers côtés, j'ai reçu, à cet égard, une documentation désolante.

Est-ce donc ainsi que notre France bien-aimée, si vaillante, si généreuse, se prépare à refleurir, après la guerre ? Les disciples sincères et intelligents de Jésus hésiteront-ils, plus longtemps, à prêcher l'Evangile de la repentance ? Consentiront-ils, désormais, à un navrant malentendu, à cette hideuse perversion du christianisme, qui traîne à la surface du territoire comme un gaz asphyxiant, et d'après laquelle un homme immoral dans sa conduite

privée pourrait, cependant, rester un homme religieux ?

Or, en méditant sur le problème de la moralité individuelle, en France, nous sommes entraînés dans le domaine de la moralité sociale. En effet, si les passions guerrières doivent, peu à peu, s'amortir dans le régime futur, parce que les hommes exerceront un empire toujours plus réfléchi sur les aveugles soubresauts de leurs instincts, il faut au moins que les usages, les institutions, les lois, favorisent la pacification intérieure des âmes, au lieu d'exciter les dispositions combatives de chaque individu, celles qui l'isolent ou qui le dressent contre son prochain.

Hélas ! au siècle dernier, une philosophie barbare, celle de la « lutte pour la vie », a prétendu régir la société. Au nom de l'histoire naturelle, on est allé chercher, parmi les zoophytes stupides ou les carnassiers sanguinaires, la règle des échanges normaux et des relations morales dans une association de créatures pensantes. Et l'on a fini par exalter, maximer, codifier, idéaliser un régime de concurrence illimitée, anarchique, lequel consti-

tuait, en pleine paix, une guerre civile à l'état chronique, une guerre en sourdine et qui, fatalement, glissait de tout son poids vers la guerre internationale.

Est-ce que la fameuse formule : « Les affaires sont les affaires » n'est pas l'aveu tacite qu'il y a là un terrain de *chasse gardée,* où les principes évangéliques ne peuvent s'aventurer qu'à leurs risques et périls ? Quel est l'homme de cœur, engagé dans le commerce, par exemple, qui n'aura pas gémi, un jour ou l'autre, sur l'inexorable obligation de pousser son propre chariot en broyant un compétiteur ? Quel est l'homme intelligent qui n'aura pas soupiré, à la pensée du gaspillage extravagant d'efforts imposé par le système du « chacun pour soi » ? Les aspirations les plus fraternelles des âmes les plus délicates sont écrasées sous le rouleau compresseur d'un idéal égoïste, qui subordonne brutalement l'utilité générale au profit particulier.

Mais si le terrain commercial est jonché de ruines et de blessés, néanmoins, c'est le domaine industriel qui révélait, hier encore, en toute son acuité, un tragique état de guerre. Là, deux armées organisées s'affrontaient : capital

et travail, employeurs et employés, classe contre classe. A la grève décrétée par les ouvriers, et qui menaçait l'avenir de l'usine, ripostait la mise à pied par le patron, qui déchaînait le spectre de la famine. C'était la lutte visible, concrète, parfois sanglante, et où le plus faible succombait. D'ailleurs, le conflit des intérêts antagonistes passe, très souvent, inaperçu ; et ce sont alors des meules anonymes qui triturent, obscurément, la confectionneuse à domicile, la femme sans défense : jeune fille isolée, ou mère chargée d'enfants.

En vérité, en vérité, une civilisation ainsi orientée pourrait-elle, jamais, jouir de la paix, d'une paix profonde et définitive ? Scrutons les « signes des temps », et christianisons le christianisme ! Il faudra que les disciples clairvoyants de Jésus aient l'ingénuité, après la guerre, de poser nettement la question sociale dans nos Synodes et nos Eglises, dans nos réunions de prières et nos cercles d'études bibliques, enfin à la table de communion où brille encore, mystérieux — tel un furtif rayon de lumière dans quelque tableau de Rembrandt — le reflet du communisme évangélique, à Jérusalem.



TRENTE-QUATRIÈME DIMANCHE

L'ÉVANGILE DE L'UNITÉ

« Qu'ils soient parfaitement un ! »
(Jean XVII. 23).

La sainte Cène ! Quelle évocation ! Quel programme ! Ah ! la chrétienté de l'avenir ne sera pas seulement plus *pure* et plus *juste,* elle sera aussi plus *unie;* et par là, encore, elle servira, glorieusement, la cause de la paix mondiale.

Travailler à l'union des hommes... O mon Dieu ! les mots me manquent pour célébrer cette félicité de la raison, ce paradis du cœur. « Quand on m'aura élevé sur la croix, prophé-

tisait le Christ, mon pouvoir d'attraction groupera autour de moi tous les hommes. » Avec une pareille certitude, le crucifié pouvait sourire, intérieurement, à la crucifixion.

Unir les hommes, réunir leurs âmes, les associer en faisceau, les rassembler en bouquet, en gerbe, en grappe, former avec leurs vivantes personnalités un collier mystique, une guirlande spirituelle, une constellation... une *famille !* — mais c'est l'œuvre divine, c'est l'essence de la Rédemption.

Pourquoi pouvons-nous, malgré tout, supporter l'horreur des temps actuels, et ces appels farouches et désespérés de la haine qui, jour et nuit, mugit comme une sirène affolée — pourquoi ? sinon parce que nous reprenons vie, nous ressuscitons, dès que « l'Union sacrée », ce viatique surnaturel, cet élixir d'immortalité, touche nos lèvres fiévreuses. Malgré les aboiements des Furies guerrières, nous sommes consolés, rassurés, métamorphosés, par une goutte, seulement, de la miraculeuse liqueur : l'amour fraternel, la réconciliation des partis, l'entente française.

Eh bien ! ce que le patriotisme a pu réaliser,

l'Evangile en resterait-il incapable ? Entre tous ceux qui se réclament du Christ, il existe, pourtant, un accord fondamental, une harmonie préétablie. L'esprit de Jésus est le rayon lumineux qui, brillant dans l'orage, fait jaillir des nuées, comme un sourire, les sept couleurs du prisme, fondues dans l'arc-en-ciel. Alors, nos protestants vont-ils demeurer divisés ?... « L'Union sacrée ? » oui, sur le terrain politique, mais sur le terrain religieux, non !... Est-ce là discerner les « signes des temps » ?

En réalité, il est mélancolique et presque scandaleux de prêcher, dans l'Eglise, l'unité des chrétiens ; car elle devrait se consommer d'une manière spontanée, joyeuse à la fois et pathétique, irrésistible, dès que deux cœurs humains battent pour le Fils de l'homme. Et à ce point de vue, l'union protestante ne serait qu'un premier pas ; car, au pied de la croix, un chrétien catholique et un chrétien réformé (quand ils sont *avant tout* disciples du Sauveur), vibrent des mêmes sentiments, palpitent à l'unisson, oublient les dogmes qui les séparent. Les Eglises élèvent des barrières, mais l'Evangile construit des ponts ; et deux chrétiens sincères,

lorsqu'ils s'anathématisent, sont les inconscientes victimes d'une hallucination.

Pour travailler à la paix du monde, le christianisme de l'avenir mettra ces grandes vérités au premier plan ; et, par là même, il abolira, non seulement les dissentiments ecclésiastiques, mais les hostilités nationales. N'est-ce point l'apôtre Paul qui, sur l'Aréopage, devant un auditoire d'Athéniens, proclamait en ces termes la réalité du genre humain : « Dieu a fait naître d'un seul sang toute l'humanité » ? Dans ce discours de propagande, où le missionnaire s'appliquait à énoncer des propositions incontestables, il ne craignit pas d'exprimer, comme un axiome, cette intuition magnifique. Il était persuadé que la conscience païenne y souscrirait d'emblée. Mais alors, comment caractériser la déchéance d'une chrétienté qui reculerait — elle ! — devant cette affirmation élémentaire ? Eh quoi ! nous n'oserions plus répéter, avec les philosophes de la Grèce, que l'humanité forme une seule famille ? Et cependant, les sages de l'antiquité, à l'appui de cette croyance admirable et féconde, se bornaient à évoquer le mystère initial de la création, la pourpre d'un

même fleuve coulant, dès l'origine, dans les veines de tous les humains ; au lieu que les chrétiens, initiés à de bien autres révélations, exaltent la vertu d'un sang répandu au Calvaire pour le salut du monde ? Que dis-je ? ils prétendent participer, tous ensemble, sur la terre entière, dans le sacrement de la sainte cène, au même sang du Rédempteur. Et de pareilles doctrines resteraient stériles pour la fusion des âmes, pour la Fédération des Eglises, pour la constitution d'une chrétienté universelle ? Mais si nous consentions jamais, délibérément, à dilacérer ainsi le corps du Christ et à l'écarteler, nous commettrions le péché contre le Saint-Esprit, le péché irrémissible !

Non, nous recueillerons l'une des premières leçons de la guerre ; nous abandonnerons des préjugés séculaires, des malentendus insensés, des erreurs et des fautes cruelles. Au surplus, la génération qui monte, au sein de nos Eglises, refusera de piétiner plus longtemps au creux des vieilles ornières. Les *Unions chrétiennes de jeunes gens,* et la *Fédération universelle des étudiants chrétiens,* sont

des associations internationales ; elles ont, solennellement, déployé la bannière d'un Roi pacifique et qui veut régner sur le monde entier. Courage, bien-aimés amis, candides et hardis pionniers de l'ère nouvelle ! Aidez-nous, toujours davantage, à discerner les « signes des temps », et soyez bénis ! L'avenir est à votre Evangile.



SUCCESSION APOSTOLIQUE

Depuis le soir d'avril, nuit de Gethsémané,
Où le Maître des cœurs, grave, en la chambre haute,
Répartit de son pain, comme partage un hôte,
Et dit : « Voici mon corps qui pour vous est donné »,

Aucun âge, ici-bas, n'a jamais détourné
Les regards de l'autel où tous, offrant leur faute,
Reçoivent en échange, à genoux, côte à côte,
L'esprit matutinal de l'enfant nouveau-né.

Entre Jésus et nous, vingt siècles de distance ;
Trois générations par cent ans. L'existence
Etait encor plus brève, autrefois, qu'aujourd'hui.

Ah ! le Christ est tout proche... Et s'ils faisaient la chaîne,
Les mains serrant les mains, d'une étreinte soudaine,
Soixante hommes, debout, nous conduiraient à lui.



TRENTE-CINQUIÈME DIMANCHE

DEVANT LA MOISSON

I

« *Voyant les multitudes, Jésus fut saisi de pitié, car elles étaient comme des brebis sans berger, épuisées et gisantes çà et là. Alors il dit à ses disciples : La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers.* »

(Matthieu IV. 36 à 38).

Depuis le début de la guerre, nous scrutons passionnément l'Evangile, pour y découvrir l'attitude que prendrait le Maître bien-aimé au spectacle de l'Europe actuelle. Il est « le même hier, aujourd'hui, éternellement » ; son esprit, invariablement fidèle, participe à l'inflexible

immutabilité du Dieu saint ; et, par conséquent, la force morale, spirituelle, mystique, du Fils de Dieu vivant dans l'Eglise, est identique à l'énergie surnaturelle qui rayonna, jadis, en Palestine, dans l'âme de Jésus le Galiléen.

Or, à méditer l'Evangile, on aperçoit, au premier coup d'œil, les mouvantes lignes du combat sans rémission qui mit aux prises le Sauveur du monde et les crucificateurs du Messie. Celui-ci fut le moins résigné des hommes, le plus incapable de neutralité, en face de l'hypocrisie des faux dévots, en face de la violence qui invoque le Très Haut, et qui fait retomber son nom, trois fois sacré, sur le cadavre d'Abel, comme un marteau-pilon. Les flamboyants anathèmes contre les pharisiens rappellent ces flammes perpétuelles qui rougeoient, la nuit, sur les charbonnages de la plaine flamande : « Vous êtes des meurtriers, et le sang des justes retombera sur vos têtes ! »

Et cependant, quelle que soit la virile beauté des invectives contre les assassins, elles ne révèlent point l'originalité divine du Rédempteur. Pour contempler sans voiles son âme authen-

tique, il faut s'arrêter devant ce simple tableau: Jésus, ému de compassion devant les multitudes sans berger, « accablées et couchées par terre », dit le texte original. Certes, le spectacle de l'Europe exciterait l'indignation du Sauveur, mais, surtout, il lui arracherait des larmes de pitié.

Le sort de l'homme, ici-bas, était-il déjà si enviable, si dépourvu d'épines, qu'il importât beaucoup d'assombrir et d'ensanglanter notre destinée ? On remarquait déjà, sur le globe, des infirmes, des malades et des morts ; la nature, sans cœur et sans yeux, pareille à un géant aveugle, armé d'un formidable fléau, savait déjà frapper sans voir ; témoin le tremblement de terre qui, en quelques secondes, en quelques frissons du sol, anéantit dans un pays voisin, alors à l'abri de la guerre, plus de maisons et plus de vies que n'en pourrait détruire un long bombardement ! Et sans insister sur les calamités physiques, songeons à la détresse morale de l'humanité, à cette chaîne sourcilleuse d'iniquités massives et de désespoirs dont les arêtes principales surplombent le genre humain : le paganisme craintif et

cruel, l'exploitation mondiale de la femme tenue en minorité perpétuelle, la tyrannie politique, la blême et muette misère, et toutes ces passions mystérieuses qui tourmentent les enfants des hommes, comme les démons un démoniaque : hantise de la chair, et des excitants cérébraux, et des jeux de hasard...

Tout cela existait avant la guerre ; tel est le cadre où des forcenés l'ont déchaînée, comme si quelque Néron moderne lâchait les fauves d'une ménagerie dans un hôpital. La guerre !... Quatre soldats, évacués du front, arrivèrent ensemble à Lyon ; aucun blessé parmi eux ; mais le premier était devenu sourd ; un autre, muet ; un autre, aveugle ; et le dernier, fou. Ils avaient vu la guerre !

« Devant les multitudes éparses, gisantes çà et là comme des brebis sans pasteur, Jésus fut saisi d'une véhémente pitié. »

Hélas ! pour porter sur la guerre un jugement rationnel, il convient d'envisager, non seulement les souffrances qu'elle inflige à une humanité déjà douloureuse, mais les périls spirituels dont elle menace l'âme humaine. Cette âme énigmatique, pécheresse mais pré-

cieuse, pécheresse mais capable de salut, pécheresse mais fille de Dieu, cette âme que l'Esprit sauveur a patiemment dégagée de la bestialité ancestrale pour l'élever sur le plan des réalités morales, des expériences religieuses et de la vie éternelle, cette âme, encore fragile malgré tout, est brusquement livrée, par la guerre, à tous les remous de la violence, à tous les tourbillons de la haine. Il me semble apercevoir, sur le sol durci d'une route où des canons roulent au grand galop, un œuf minuscule, dont la frêle coquille enveloppe des possibilités ineffables, tout un avenir d'envolées et de mélodies.

Irrépressible est l'angoisse du spectateur averti. Mon Dieu, mon Dieu ! c'est ta cause qui est en jeu. C'est toi qui avais inspiré à notre génération ce noble idéal de solidarité sociale et de fraternité universelle, qui gonflait d'espérance les cœurs, comme des bourgeons éclatants de sève ; c'est toi qui, par un miracle de ta grâce, avais suggéré au tzar autocrate de toutes les Russies la fondation prophétique d'un tribunal international d'arbitrage — au tzar ! si bien que les peuples stupéfaits se

remémoraient l'antique énigme de Samson : « Du lion est sorti le miel. » Et maintenant, ô mon Dieu ! ce rêve magnifique, envoyé par toi, se transforme en hideux cauchemar !... L'échelle mystique de Jacob s'effondre sous le poids des anges !... Et une pluie de sang a rougi, d'un bout à l'autre de l'Europe, la blancheur printanière des vergers !

« Voyant les multitudes, Jésus fut saisi de pitié, car elles étaient comme des brebis sans berger, épuisées et gisantes çà et là... Et il dit : J'ai compassion de cette foule. »

O Fils de l'homme ! aujourd'hui même, devant l'humanité occidentale, tu pleures sur le troupeau sans guide.

Mais le passage que j'examine me réserve un émerveillement. Le Christ, en effet, ne s'arrêtait pas à la pitié, comme le Bouddha ; au contraire, et le point d'arrivée du Bouddha est le point de départ du Christ. Le piétinement des multitudes languissantes et abattues, loin de l'enfoncer dans le désenchantement, exalte sa foi héroïque ; et, tout rayonnant d'un optimisme créateur, il brasse vigou-

reusement la réalité pour y insérer le céleste levain de l'espérance.

« Alors, il dit à ses disciples : la moisson est sans bornes ! »

Majestueuse parole ; elle est haute et sereine comme le firmament étoilé sur les blés qui mûrissent. Il ne dit pas : « Devant nous s'étend le désert ; labourons et semons ! » Nul besoin d'être le Fils de Dieu pour imaginer une exhortation aussi banale. Mais Jésus-Christ, en véritable voyant, contemple des moissons blondissantes en pleine poussière, en pleine bataille ; partout des résultats à cueillir, des gerbes à former ; la récolte est sur pied, illimitée ; elle ondule, comme une mer, jusqu'aux horizons vaporeux.

N'est-ce pas là, précisément, le cas de l'heure présente ? Au premier regard, le spectacle de l'Europe actuelle est infernal ; une gigantesque danse macabre, en ses volutes vertigineuses, entraîne des millions de damnés sur un tapis de baïonnettes aiguës. Mais observons de plus près, et nous serons saisis d'étonnement, d'admiration, de respect, devant les manifestations imprévues d'un héroïsme surhumain. Un souffle

d'épopée balaie les brouillards méphitiques et les roses flétries d'une civilisation ultra-raffinée. Au siècle du chloroforme et du téléphone, on croyait les peuples engourdis dans le bien-être ; et soudain, ils déploient, d'un commun accord, un stoïque mépris de la souffrance et de la mort. A cet égard, nulle distinction entre les armées belligérantes ; et, derrière les soldats, chaque nation est unanime dans l'endurance ; les femmes communient en fortitude avec les hommes. A travers les trois cent vingt-cinq millions de créatures pensantes qui, en Europe seulement, sont engagées dans le conflit, jaillit dans les ténèbres et s'élève au zénith une prodigieuse fusée éclairante, une fleur ineffable de lumière... c'est l'âme humaine qui s'épanouit, au-dessus des champs de carnage, dans les étoiles, et qui prodigue généreusement, dans l'espace obscur, ses réserves insoupçonnées de courage.

Et cette magnifique explosion d'intrépidité est accompagnée, en France, non seulement d'un élan spontané, irrésistible, vers la concentration des énergies réconciliées, mais encore d'un réveil inattendu des idées spiritualistes les

plus entraînantes. Toute cette bravoure, tout cet amour, toute cette foi, toutes ces manifestations d'une vie exubérante, impétueuse, royale, pleine d'indicibles promesses morales et spirituelles, toute cette végétation ardente, solennelle, de l'âme humaine, autour de nous, quelle moisson déjà levée d'épis lourds ! moisson de bronze et d'or, moisson mûre au soleil de Dieu.

Hélas ! il advient parfois que des récoltes splendides périssent, desséchées ou pourries, sur pied — faute de moissonneurs. Pareille éventualité donne le frisson, quand nous songeons à l'avenir de notre patrie. Comment ! l'angoisse de la guerre aurait ouvert la cage où l'idéal repliait ses ailes, et le retour de la paix marquerait, à nouveau, son emprisonnement ! Les paysages majestueux découverts par l'âme humaine, au cours de la crise, auraient la durée d'un éclair de magnésium ! Tout retomberait, demain, dans la nuit et dans l'ornière ! Aujourd'hui, par l'enthousiasme, on soulève des montagnes ; demain, on avouerait son impuissance devant les taupinières de nos vieux problèmes sociaux ou moraux, politiques

ou religieux ! Nous aurions tant souffert en vain ! Tant de larmes, tant de blessures, tant d'immolations gaspillées !...

O mon Dieu ! épargne-nous ce calice. Envoie des ouvriers dans la moisson !





TRENTE-SIXIÈME DIMANCHE

DEVANT LA MOISSON

II

« Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. »
(Matthieu IV. 38).

C'est Jésus lui-même qui nous exhorte à jeter vers le Père cette supplication. Une telle remarque dispense de rechercher quelle philosophie générale du monde peut justifier une semblable prière. Pourquoi celle-ci est-elle utile ou nécessaire ? Sous quelle forme agit-elle ? Dans quelle mesure l'initiative divine est-elle coordonnée à la liberté humaine ? Autant de

questions à laisser de côté, pour aller au plus pressé. L'essentiel est de trouver des équipes de moissonneurs ; et cela, *aujourd'hui !* — demain, peut-être, il serait trop tard. Problème dramatique ! Mais le Fils de l'homme lui-même, le grand connaisseur en la matière, le grand spécialiste en rédemption, indique le chemin qui mène au but : « La moisson est immense, la main-d'œuvre manque. Priez le maître d'envoyer des ouvriers ! » En d'autres termes, celui qui prie pour le salut du monde et pour l'avènement du Royaume de Dieu, insère dans la réalité une énergie supplémentaire, inopinée, créatrice, un sérum rédempteur qui circule, désormais, dans l'organisme de l'univers moral. Pour parler avec la familiarité d'un célèbre psychologue : « *Prier* ou *ne pas prier,* cela fait une différence. Par la prière, il s'opère quelque chose qui, sans la prière, n'aurait pas eu lieu. »

Voilà l'expérience du Fils de l'homme ; toutes les détresses de sa pitié, toutes les extases de sa foi, viennent aboutir à cette conclusion unique : « Priez ! »

Mais notons le fait, il ne dit pas : « Prions ! »

Son mot d'ordre est : « Priez ! » De même, lorsqu'il enseigne aux disciples l'oraison dominicale, il n'emploie pas la formule : « Quand nous prions, voici quelle doit être notre prière. » Il se borne à dire : « Priez ainsi. » En vertu du même principe, il s'exprimera en ces termes : « Un seul est votre maître, et vous êtes tous frères. » On ne trouve pas, sur ses lèvres, l'expression : « Nous sommes tous frères. » De la sorte, et constamment, Jésus maintient la distinction, dans le domaine spirituel, entre le maître et ses disciples, entre le révélateur et les aveugles, entre le Sauveur et les pécheurs.

J'entrevois, dans cette réalité même, la profonde raison de la devise : « Pour que les moissonneurs surgissent, demandez-les au seigneur de la moisson. » Je discerne où le Fils de l'homme veut en venir. Notre prière est l'expression suprême de nos ambitions fondamentales, de notre essentielle personnalité ; donc, nous obliger à une supplication de ce genre : Envoie des ouvriers dans ta récolte ! c'est nous pousser, nous-mêmes, à empoigner la faucille. Nous commencerons par la de-

mande : *Envoie !* et puis, soudainement illuminés, nous terminerons par le cri du prophète : *Envoie-moi !*

L'appel à l'intercession est un appel à la consécration. L'entendons-nous ? L'écouterons-nous ?

J'ose l'affirmer avec la plus inébranlable et la plus solennelle conviction : dans nos circonstances dramatiques, au moment, unique dans l'histoire, où déjà une quinzaine d'Etats sont entraînés dans une guerre sans précédent, une guerre qui met aux prises, en dernière analyse, le privilège des castes et la liberté des multitudes, le vieux dieu païen de la force brutale, et le jeune dieu crucifié de l'amour qui sauve ; au moment où notre France combat sans faiblir, silencieuse, et mouillée d'une sueur d'angoisse, l'ennemi du dehors : l'envahisseur, et l'ennemi du dedans : l'alcool ; au moment où nous reconnaissons tous que la victoire militaire, sans la victoire morale, n'apporterait pas à notre patrie la délivrance totale, c'est-à-dire la régénération, le salut ; au moment, enfin, où les disciples du Fils de l'homme comprennent avec une évidence aveuglante que la

résurrection de la France est liée à son évangélisation — le premier devoir de nos adolescents est d'examiner, à genoux, la question suivante : Pourquoi ne serais-je pas, moi-même, un volontaire du Christ ? « Le bon côté de la guerre, écrivait un philosophe, c'est qu'elle provoque l'élan des *volontaires*. Or, la vie, au regard de la moralité, c'est aussi une guerre. Le dévouement aux fins suprêmes du monde, c'est une sorte de patriotisme cosmique, lequel, comme l'autre patriotisme, réclame des *volontaires*. »

Jeunesse de nos Eglises, voici la question élémentaire qui s'impose à ta conscience : Pourquoi ne saisirais-je pas l'outil du moissonneur ?

Que si, tout bien considéré, et la croix du Christ bien contemplée, vous obtenez, agenouillés, la certitude que vos circonstances particulières ne vous permettent pas de vouer votre vie à l'activité religieuse, alors, bien-aimés jeunes gens, malgré tout, et forts de l'idéal chrétien qui brûle dans vos âmes, vous pouvez seconder les moissonneurs ; sans manier vous-mêmes la faux étincelante, vous pouvez

lier les gerbes derrière les pionniers, protéger le grain, rentrer la récolte, et entonner joyeusement, avec tous les ouvriers du maître, au soir de chaque journée, le chœur triomphal de la moisson.

Que les adultes se joignent aux jeunes, pour demander au Maître suprême d'envoyer des ouvriers dans sa moisson ; et s'il vous prend au mot, parents ! ne lui marchandez point vos fils et vos filles, pas plus que vous ne disputez vos enfants à la patrie. Ce sera là, pour vous aussi, l'occasion inespérée d'une consécration nouvelle et d'un véritable enrôlement. Au surplus, quel que soit leur âge, les chrétiens restent toujours jeunes, car on a l'âge de son cœur. Déjà le prophète israélite affirmait : « Ceux qui se confient en l'Eternel renouvellent leurs forces ; ils marchent et ne se lassent point, ils courent et ne se fatiguent point. » Et le psalmiste hébreu chantait : « O mon âme ! l'Eternel te fait rajeunir comme l'aigle. » Mais la fontaine de Jouvence a jailli, au matin de Pâques, dans le jardin de Joseph d'Arimathée. L'Evangile est un printemps perpétuel qui répand à jamais un parfum de jeunesse et de

renouveau. C'est un jeune qui l'a prêché, révélé, incarné, puisque Jésus est mort à la fleur de l'âge ; puis la bonne nouvelle a été proclamée par les apôtres, c'est-à-dire par des jeunes, à travers un Empire croulant de vétusté ; enfin, le christianisme authentique, aujourd'hui même, à travers le monde entier, chaque fois qu'il s'épanouit dans un cœur, dans une église ou dans un peuple, y développe à foison les vertus caractéristiques de la jeunesse : la joie, l'audace, l'espérance, l'enthousiasme et l'amour.

O Jésus-Christ, Prince de la vie, sois béni ! Tu as ensemencé d'invisibles immortelles, à l'infini, les sillons où lève la moisson de Dieu...





TRENTE-SEPTIÈME DIMANCHE

VERS GOLGOTHA

« *Jésus affermit sa face vers Jérusalem.* »

(Luc IX. 51).

Ne nous arrêtons point aux dévastations et aux horreurs physiques de la guerre ; méditons le fait initial ; nous comprendrons mieux, alors, toute la portée morale, sociale, philosophique, religieuse, d'un conflit sans analogue et qui ouvre une ère nouvelle pour le genre humain.

Or, il est un crime ineffaçable qui domine toute la situation, et qui se dressera dans l'histoire universelle, aux siècles des siècles, comme une pyramide inébranlable d'infamie : l'ulti-

matum du colosse germain à la petite Belgique. Le dimanche 2 août 1914, à sept heures du soir, la plus formidable puissance militaire que le monde ait jamais connue, pointa brusquement plusieurs millions de baïonnettes vers le cœur d'un peuple pacifique auquel, solennellement, l'Allemagne elle-même avait juré protection. Le moderne César exigeait, sous menace de mort, le libre passage pour ses légions sur un territoire dont les traités internationaux garantissaient la neutralité perpétuelle. Tragique minute ! Que répondra le faible au fort? J'écoute ces paroles décisives, éclatantes, qui sonnèrent en cette nuit fatale comme la trompette du Jugement dernier : « Aucun intérêt stratégique ne justifie la violation du Droit. Le Gouvernement belge, en acceptant les propositions qui lui sont notifiées, sacrifierait l'honneur de la nation, en même temps qu'il trahirait ses devoirs envers l'Europe. »

Voilà les cimes de lumière et de vérité où la réponse de la Belgique a fixé l'âme de la présente guerre. De notre côté, elle est un sursaut de la conscience contre le cynisme brutal du mensonge et de la violence. Assurément, dans

cette mêlée des peuples, il n'en est aucun qui puisse prétendre à un rôle surnaturel de divin justicier (certains souvenirs, hélas ! de la colonisation belge ou française, au Congo, nous interdiraient un orgueil déplacé), mais il n'en demeure pas moins qu'en résistant à l'Empire allemand sur le terrain du respect des traités, de la fidélité à la parole jurée, et des obligations internationales, les puissances alliées sauvent la civilisation, le progrès humain, les fondations laborieusement établies de la Cité future, et la seule garantie possible d'un régime de justice fraternelle sur notre globe.

Même si nous étions terrassés momentanément, même si nous devions toucher terre des deux épaules sous la masse du Goliath qui nous écrase, l'Idéal souverain, opprimé en nous, finirait par se redresser de toute sa hauteur. Certes, le Kaiser a été mal inspiré en choisissant un *dimanche* pour lancer son défi à la figure immortelle du Droit ; car le dimanche est la journée prophétique et triomphale consacrée par la chrétienté au Christ ressuscité, au Crucifié glorifié, aux éternelles revanches de l'Esprit.

Donc, point de lassitude ! Retrempons notre fortitude à la source des premiers principes et des axiomes absolus ; et s'il faut poursuivre cette guerre, adoptons pour devise la formule d'un simple soldat qui écrivait, du front : « Nous allons vers l'inconnu, ou mieux : nous marchons en avant ! »

Assurément, de dures épreuves nous guettent. Qu'importe ? Nous pousserons vers le but, sans regarder en arrière, à l'exemple de Jésus lui-même dont il est raconté qu'à une heure décisive, et malgré de lugubres pressentiments, il persévéra dans ses desseins rédempteurs et « affermit sa face vers Jérusalem ».



Ils sont nombreux, dans l'histoire, ceux qui ont marché, avec obstination, vers la cité fameuse : David, l'Israélite, et Nebukadnetsar, le Babylonien, et Alexandre, le Grec ; Pompée et Titus, les Romains ; et Omar, l'Arabe, et Godefroy de Bouillon, le Français, et Saladin, le Turc ; mais tous ces personnages étaient des hommes de guerre, et en se dirigeant vers la

ville sainte, ils brandissaient l'épée. Jésus, lui, avance désarmé, sans défaillance et sans illusion, sous le funèbre étendard d'une croix qui plane devant ses yeux, et sans autre fanfare que ces paroles fatidiques : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides les envoyés de Dieu ! »

Hélas ! ils étaient loin, les jours de son enfance où, âgé de douze ans, il avait gravi, pour la première fois, la colline de Sion, mêlant sa fraîche voix au chœur solennel des pélerins de Galilée, qui chantaient les « Cantiques des degrés » et montaient, en caravane, vers le Temple. Maintenant, l'heure de la solitude et de la souffrance a sonné ; il y acquiesce. Entré en conflit avec le péché, il pressent l'imminence d'un duel à mort... Soit ! C'est sa destinée, ou plutôt c'est sa mission ; il est mûr pour le sacrifice qui sauvera le monde, mûr pour l'immolation volontaire et rédemptrice. Il affermira son visage dans la direction de Jérusalem.

Quel exemple entraînant ! Comme son Maître, l'apôtre Paul, une trentaine d'années plus tard, montait vers la ville sainte, malgré les assassins qui l'y attendaient, en se déclarant

« lié par l'Esprit ». Et à ses amis consternés qui s'efforçaient, en pleurant, d'interrompre son voyage, il répliquait avec sérénité : « Je suis prêt à mourir pour le nom du Seigneur Jésus, à Jérusalem. »

Notre tour est venu. Jérusalem, c'est la souffrance inévitable et choisie, la douleur acceptée pour l'amour du Royaume de Dieu. A la fin d'une première et interminable année de guerre, il a fallu ceindre nos reins et pénétrer dans la seconde, sans défaillir. Certes, les angoisses qui nous épient, et qui nous atteindront — à travers nos ruines, à travers nos soldats, — ne sont pas auréolées du nimbe surnaturel dont rayonnaient le martyre d'un saint Paul, et, surtout, l'agonie du Fils de Dieu. Dans la guerre déchaînée dont les torrents nous emportent, nous restons moins désintéressés que l'apôtre et nous ne sommes pas sans péché, comme le Sauveur. Mais nous avons le droit, malgré tout, de considérer nos tourments comme un hommage à la Justice outragée, comme une sanglante libation sur l'autel de la Vérité, comme un acte d'obéissance aux principes éternels de l'univers moral, comme un

élan d'adoration. En descendant tous ensemble, sans lâcheté ni forfanterie, avec une conviction grandissante et calme, dans le gouffre béant d'une deuxième année de guerre européenne, nous montions en réalité, nous gravissions un religieux calvaire, nous affermissions notre visage vers Jérusalem.



Au surplus, ce nom mystique éveille en nous une autre idée que celle de la souffrance ; il évoque la vision d'un ineffable avenir. Et c'est bien la pensée qui doit s'imposer avant tout à ma méditation.

Jérusalem signifie : *Cité de paix ;* vénérable désignation qui existait, déjà, quand les Hébreux conquirent le pays de Canaan. Par conséquent, dans le terrifiant conflit de l'heure actuelle, l'expression « diriger sa face vers Jérusalem » peut devenir le symbole de nos ambitions fraternelles, de notre idéal pacifique ; en affirmant que le but suprême de notre gigantesque effort est Jérusalem, nous proclamons

notre ferme dessein de creuser, ici-bas, les fondations du temple de la Paix mondiale.

Dans la Jérusalem actuelle, en Palestine, on distingue, hélas ! quatre quartiers : juif, chrétien, musulman, arménien. Ce n'est pas vers une telle cité que nous tournons nos regards et nos cœurs. La vraie Jérusalem de l'avenir est la ville universaliste exaltée par le prophète Esaïe en ces termes magnifiques : « Dans la suite des temps, toutes les nations afflueront vers la montagne de la maison de l'Eternel. Des peuples s'y rendront en foule et diront : Montons à la maison du Dieu de Jacob, afin qu'il nous enseigne ses voies. Car de Sion partira la loi, et de Jérusalem, la parole de l'Eternel. Il sera le juge des nations, l'arbitre d'un grand nombre de peuples. De leurs glaives ils forgeront des houes, et de leurs lances des serpes ; une nation ne tirera plus l'épée contre une autre, et l'on n'apprendra plus la guerre. »

Quels horizons ! Quelle place donnée à Jérusalem au carrefour des avenues de l'humanité future ! C'est l'idéal qu'un autre voyant hébreu exprimait en cette majestueuse formule de poète et de penseur : « Ma maison, dit l'Eter-

nel, sera appelée une maison de prière pour tous les peuples. » Voilà une description qui, naturellement, ne s'applique ni à la synagogue juive, ni même à la chapelle chrétienne, car le prophète avait en vue le Royaume de Dieu, dans son ampleur et sa splendeur. D'ailleurs, c'est la même vision qui arrachait au prince des missionnaires ce cri d'extase : « Il n'y a plus ni Juif, ni païen, ni esclave, ni libre, ni homme ni femme : tous, vous n'êtes qu'un en Jésus-Christ ! »

Dans ce passage décisif, l'Esprit du Messie apparaît comme le principe unificateur, le principe de pacification entre les individus, les classes, les religions, les peuples. Et s'orienter vers Jérusalem, ce sera donc, en définitive, affermir ses pas dans la direction du Fils de l'homme.



ALEA JACTA EST

Le combat dure encore et le vieux paganisme
Répudie âprement un nouvel idéal ;
Vénus, Minerve et Mars exècrent le rival
Qui, de Jérusalem, a blessé l'hellénisme.

« L'Evangile, aujourd'hui, souffle un froid fanatisme
Sur les bosquets de rose où rit le carnaval ;
A la danse légère il assiste en bancal,
Et la volupté meurt sous son puritanisme. »

— Dieux de l'Olympe ! à qui tout vice est véniel,
La nature et la chair propagent votre appel
Contre l'esprit des saints, des martyrs, des apôtres !

Mais si le Rédempteur s'est trompé, sur la croix,
Oh ! passionnément, je formule ce choix :
Succomber avec lui sans régner avec d'autres !



TRENTE-HUITIÈME DIMANCHE

RETOUR AU CHRIST

« A qui irions-nous, sinon à toi ? »
(Jean VI. 68).

Par le tonnerre ininterrompu de ses mille et mille canons, la guerre nous hurle notre folie et nous rugit notre devoir. Tous les échos de la planète retentissent de cette vérité première, mais lamentablement méconnue : ce n'est pas, avant tout, une croyance que l'Evangile voulait apporter au monde, mais une conduite ; non pas un *credo,* seulement, mais un *programme.* Et, désormais, pour être chrétien, il ne suffira plus de déclarer sa *foi* en Jésus-Christ ; il faudra lui jurer *fidélité.* Plutôt

qu'une manière de penser, le christianisme est une façon de vivre. S'il est une promesse pour le ciel, il est une loi pour la terre ; s'il bénit les âmes, il prétend régir les corps ; s'il régénère les individus, il veut transfigurer la Société.

Tels sont les inébranlables axiomes du Sermon sur la montagne. C'est un Evangile de plein air, et non un catéchisme de sacristie, qui sauvera le monde moderne. Loin des sanglantes ornières où celui-ci trébuche, le Rédempteur nous invite à le suivre sur les hauts plateaux des Béatitudes. Qu'attendons-nous pour nous tourner vers lui, pour affermir notre visage dans la direction du Prince de la paix ?

Malheur à l'Eglise chrétienne, si elle hésitait à préconiser, hardiment, passionnément, le retour au Christ ! Atermoyer, la perdrait ; car la guerre actuelle est le jet de soufre et de flamme lancé par les naseaux du vieux monstre païen qui relève la tête. L'Europe elle-même a retenti de la vocifération haineuse dont l'Asie frémissait, il y a deux mille ans : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous ! Crucifie ! Crucifie ! »

J'écoute un pasteur allemand : « Nous ne bâtissons pas notre édifice gouvernemental avec les cèdres du Liban, mais avec les moellons du Capitole romain. » Et d'autre part, un professeur anglais exalte la guerre en style dithyrambique, il y reconnaît, avec transports, un hommage à l'antique dieu Odin ; il déclare qu'il faut choisir entre la Corse et la Galilée, c'est-à-dire entre Napoléon le conquérant et Jésus le vaincu. Enfin, ce sont des intellectuels français qui écrivaient, eux aussi, avant la tourmente : « La guerre est la première noblesse de l'homme, car c'est par elle qu'il est sorti de la Bête »... « L'auréole même d'un saint pâlit à côté de la claire lueur des épées »... « Il n'y a qu'une vraie vertu, la force. »

Sachons nous ressaisir ! Enveloppons nos âmes dans les replis de l'Evangile, pour nous protéger contre les miasmes vénéneux du paganisme renaissant, serrons-nous autour du Messie, le Maître « doux et humble de cœur », le Roi prédestiné de l'avenir.

Il abolira la guerre. Comment des chrétiens en douteraient-ils ? Nous affirmons déjà que l'Esprit rédempteur se montrera plus fort,

ici-bas, que l'idolâtrie, plus fort que le péché ; nous osons même, au nom du Ressuscité, défier la mort ; et nous reculerions devant la perspective d'une humanité pacifique ! Cela nous paraît trop beau pour être vrai ! La splendeur même d'une pareille prévision nous éblouit, et les ailes déployées de l'espérance nous effrayent par leur envergure !... « Pourquoi avez-vous peur, gens de petite foi ? »

En vérité, peut-on se flatter de croire au Fils de l'homme, quand on refuse de lui faire crédit ? Le credo le plus agréable au Libérateur n'est pas celui que récitent les clergés prosternés : « Il a été conçu du Saint-Esprit, il est né de la Vierge Marie. » Non, dans le credo qui sortira de la fournaise où s'élaborent les doctrines de l'avenir, la chrétienté, enfin repentante et lucide, enchâssera comme un diamant cette affirmation resplendissante : *Jésus-Christ possède le pouvoir d'organiser, sur la terre, le Royaume de Dieu !* Pour atteindre ce but, il réclame seulement la collaboration constante, réfléchie et courageuse de tous ceux qui prient l'oraison dominicale, et qui saluent déjà, comme le voyant de Patmos, dans les brumes d'un

avenir où le soleil se lève, la cité apocalyptique de jaspe et de cristal : « Et je vis descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la ville sainte, la nouvelle Jérusalem. »

Heureux et bienheureux ceux qui affermissent leur visage vers ces horizons infinis ! Sans doute, la présente génération ne contemplera point la réalisation, sur la terre, de ces prophéties grandioses. Mais si nous devons mourir, nous aussi, comme les témoins et les pionniers de la foi, « sans avoir obtenu les choses promises », nous les aurons, du moins, discernées de loin et glorifiées. Et après tout, si la nouvelle Jérusalem doit descendre du ciel — pour employer l'image poétique de l'écrivain sacré, — nous pouvons en conclure qu'elle représente, aujourd'hui même, une grandeur invisible, une région spirituelle, un royaume des premiers principes et des fins ultimes, cet ineffable empire de l'Esprit, dont l'atmosphère environnait le Héros de saint Jean, quand il s'exprimait en ces termes : « L'heure vient où vous n'adorerez le Père, ni sur le mont Garizim, ni à Jérusalem, car les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. »

Qu'importe, alors, si nous devons tous exhaler notre dernier soupir, ici-bas, sans avoir parcouru la cité d'or pur et de chrysoprase, ni palpé de nos mains les douze perles qui lui serviront de portes ? La véritable ville de la Paix demeure, pour le moment, imperceptible à nos sens ; elle est cachée dans l'au-delà et c'est vers elle, en définitive, que les agonisants affermissent leur âme, quand ils expirent dans la communion du « premier-né d'entre les morts », notre Sauveur et Seigneur Jésus-Christ. C'est alors, c'est dans la vallée de l'ombre fatale, c'est dans la nuit de leurs yeux obscurcis, qu'ils entendent l'hymne apostolique d'une grave et sereine victoire : « Vous vous êtes approchés de la montagne de Sion et de la cité du Dieu vivant, des myriades qui forment le chœur des anges, de l'Eglise de vos aînés inscrits dans les cieux, des esprits des justes parvenus à la perfection, du juge qui est le Dieu de tous, de Jésus, médiateur d'une Alliance nouvelle, et du sang de propitiation qui parle mieux que celui d'Abel. »

Céleste harmonie, musique des sphères, cantate mystérieuse qui nous parvient au travers

du voile, et qui éveillait, dans l'âme d'un Pascal, cet écho mélancolique et sublime : « Les fleuves de Babylone coulent, et tombent, et entraînent. O sainte Sion où tout est stable et où rien ne tombe ! »

.....Affermissons nos courages dans la certitude glorieuse de la vie éternelle. Ne laissons pas enchevêtrer nos pieds dans les funèbres voiles qui endeuillent le sol. Nions, nions la mort ; et, réfugiés sur le Rocher des siècles, tendons nos regards mouillés de larmes vers la Jérusalem d'en haut !





TRENTE-NEUVIÈME DIMANCHE

LES DOULEURS CONSOLÉES

I

> « *Un cri a retenti dans Rama, des lamentations s'élèvent avec de longs gémissements : Rachel pleure ses enfants, et elle refuse toute consolation parce qu'ils ne sont plus.* »
>
> (Jérémie XXXI, 25).

O infortunée Rachel, mère douloureuse, emprisonnée dans ta souffrance aveugle, instinctive et farouche, tu ne saurais nous servir de modèle ; tu n'étais pas chrétienne !

Nous n'irons pas, davantage, demander notre inspiration à ces mères spartiates qui, ayant

perdu un fils à la bataille, reçurent l'ordre officiel de se parer comme pour une fête et de parcourir les temples en remerciant les dieux.

Si la douleur maternelle, à Rama, est l'esclave de la nature, — à Sparte, elle se raidit contre elle et la brave. L'Evangile est plus humain que ce paganisme.

Le chrétien ne nie pas l'affliction, mais il en triomphe. Il s'écrie avec l'apôtre Paul, un homme usé par l'épreuve et cousu de cicatrices : « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, Père des miséricordes et Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos afflictions pour que nous puissions, à notre tour, consoler les autres dans toutes leurs épreuves, les consolant comme Dieu nous a consolés. »

Un *De Profundis* qui se transforme en *Te Deum !*

Je ne prétends point que nous puissions nous-mêmes, sans préparation, entonner brusquement, du fond de notre détresse, un hymne pareil. Toutefois, cette expérience apostolique permet d'indiquer certains caractères de la consolation digne du nom.

D'abord, le chrétien refuse de ruser avec la réalité ; s'il doit émerger de son chagrin, c'est avec des yeux bien ouverts et dans l'exercice d'une pensée toujours active. Le Christ en croix repoussa le breuvage stupéfiant ; et l'Evangile n'est pas une morphine de l'âme. « L'anesthésie avant tout », est un programme qui fait trop bon marché de la vérité ; aucun disciple authentique du Crucifié ne consentirait à noyer sa tristesse dans l'illusion, même religieuse.

Le chrétien veut donc trouver un sens à sa douleur. Mais l'explication cherchée doit l'être *en avant,* et non *en arrière.* La chercher en arrière, c'est se ronger indéfiniment le cerveau : « En quoi ai-je mérité ce coup, ici-bas ou ailleurs ? Comment aurais-je pu le détourner ou le retarder ? Pourquoi suis-je frappé plutôt qu'un autre ? » Insolubles questions ! Cherchez en avant le sens de l'épreuve, et alors votre préoccupation ardente sera de découvrir les meilleurs moyens de l'utiliser. Car les pires douleurs sont les douleurs vaines, telle une terre, déchirée par le soc, mais béante et stérile. Les douleurs consolées sont les douleurs fé-

condes, celles où des germes lèvent, où éclosent des vaillances, où fleurissent des certitudes. Les douleurs consolées sont celles qui nourrissent l'homme intérieur, la personnalité morale, le caractère chrétien ; les douleurs faites *âme*. A travers désillusions, ruines, catastrophes, un seul bien reste à notre portée, ici-bas, et c'est, précisément, « la seule chose nécessaire », la formation en nous d'un Christ qui attendait son heure, la naissance en nous de l'homme véritable, de l'homme immortel, la production de cette âme, enfin, qui apparaît, tout à coup, brillante, invulnérable, dans les flammes, comme des cristaux de rubis au fond d'un creuset de laboratoire.

Allons plus loin. Les douleurs consolées ne sont pas seulement celles que nous bandons à l'écart, mais celles qui nous unissent, par des liens de chair et de sang, à toute l'humanité souffrante, — et, plus spécialement, à notre nation. J'en appelle à notre plus haute conscience : dans le monde actuel, qui, même en temps de paix, est fauché de projectiles comme un champ de bataille, pourrions-nous savourer la promesse d'une immunité totale et défi-

nitive pour nous-mêmes et pour les nôtres ? Nous protesterions contre une telle injustice; une solution pareille nous apparaîtrait, d'emblée, scandaleuse. Et j'ajoute que notre cœur s'en accommoderait aussi mal que notre conscience. Car enfin, pourquoi serais-je épargné seul ? Pourquoi serais-je tenu à l'écart de la masse, mis en quarantaine, exilé ? On me déclare donc « impropre pour le service », déchu de mes droits à la souffrance commune? Je ne veux pas être banni de l'humanité, excommunié de l'épreuve collective. Je n'ai pas mérité d'être signalé, singularisé, châtié pour ainsi dire, par un traitement privilégié.

D'autres pleurent ? Je pleure aussi. Parmi mes compatriotes, il en est dont la détresse est plus poignante que la mienne, il en est dont l'adversité est plus légère... Au surplus, quelle est la balance assez délicate pour peser, dans les âmes, la qualité ou la quantité du chagrin ? L'unique pensée à laquelle je m'arrête, est celle de la participation indivise de mon peuple au même corps et au même sang dans le sacrement de la douleur ; ma souffrance particulière est portée, soulevée, par

l'océan de la souffrance universelle ; dans cette communion avec mes frères, je savoure une âpre et substantielle béatitude qui fait couler dans mes veines la chaleur d'une consolation inexpliquée.

Poussons plus loin encore ; car nous pressentons bien d'où émane la vertu salutaire de ce contact avec le genre humain : à travers l'humanité dolente, nous touchons le Fils de l'homme lui-même.

Quel mystère et quelle révélation ! Le consentement unanime des peuples et des âges a salué en Lui le symbole achevé, et comme le type inimitable de la souffrance ; prophètes et apôtres manquent de couleurs assez noires pour peindre son portrait : c'est le lépreux dont chacun se détourne, l'agneau traîné à l'abattoir, l'esclave cloué au pilori, le crucifié sur lequel crache la valetaille ; en un mot, c'est l'Homme de douleur. Or, voici l'expérience libératrice qui se renouvelle, incessamment, dans les âmes à la seule contemplation de ce vaincu : sous le regard de la foi et de l'amour, cette grave et pathétique figure s'anime et se colore, elle rayonne, elle se couronne

d'une auréole surnaturelle, — l'Homme de douleur, enfin, devient la Lumière du monde. Chose merveilleuse, il est l'un et l'autre à la fois, si bien qu'en nous attachant passionnément à Jésus-Christ, nous ne savons plus si nous étreignons de la souffrance ou de la joie.

Il a plané, lui-même, au-dessus de ces distinctions éphémères. La vie du Serviteur de l'Eternel n'a été ni heureuse, ni malheureuse, elle a été la Vie, une collaboration avec Dieu. Et voilà pourquoi, dans la communion du Fils de l'homme, nous sentons frémir en nous l'Esprit rédempteur qui insère nos propres douleurs — comme autant de brûlantes et vivantes pierres — dans les murailles de la Cité future.

Nous les offrons, de nos mains blessées, — et purifiées par la grâce divine — à l'Architecte suprême, pour qu'il les mette en place, et leur octroie une signification définitive dans le plan général dont il surveille l'exécution.

Souffrir ainsi au profit de l'avenir, et pour le Royaume de Dieu, souffrir avec nos soldats en faveur d'une Europe constituée dans la justice et la fraternité, est-ce positivement

souffrir ? « Nul ne m'arrache la vie, je la donne de moi-même », déclare le Crucifié. Et saint Paul : « Pour le salut de mes compatriotes, j'accepterais d'être anathème ! » L'extase de l'amour noie les flammes de la souffrance. En vérité, quand mes larmes ou mon sang, versés dans la solitude, goutte à goutte, fortifient la cause de l'Esprit sur notre globe et servent le genre humain tout entier par l'organe de ma patrie, je ne ressens plus mes douleurs comme telles ; elles sont toutes pétries de consolation, comme les nuits de juin sont pétries d'aurore.





QUARANTIÈME DIMANCHE

LES DOULEURS CONSOLÉES

II

« Dieu notre Père nous a donné, dans sa grâce, une consolation éternelle. »
(II Thessaloniciens II. 16).

Il reste un sommet à gravir. Voici, en effet, notre conclusion dernière : les douleurs consolées sont les douleurs qui nous entraînent, avec le Christ lui-même, dans le monde invisible et nous élèvent jusqu'à Dieu.

C'est une expérience indescriptible... mais je serai compris à demi-mot par les initiés. Vous le savez bien, vous les confidents de

l'Eternel, les ténèbres les plus épaisses, quand on les explore à genoux, révèlent des lueurs inattendues, des reflets étranges et de surnaturelles phosphorescences. La nuit est opaque, et cependant l'on voit, avec les yeux de l'âme. On se déchire au roc, et cependant, sur ces arides aspérités, flotte un parfum de printemps. On est muré dans un silence de cercueil, et cependant une indéfinissable musique pénètre en vous, une mélodie circule dans vos membres, elle mêle à votre sang un bien-être ineffable, une certitude qui n'a de nom dans aucune langue.

Sans conteste, notre âme est encore toute hérissée des flèches de la souffrance, comme le corps ligoté d'un saint Sébastien. Et, d'autre part, tous les implacables problèmes nous enserrent, ils nous percent le front comme une couronne d'épines. Nous n'avons réponse à rien. Et cependant, le fait est là. Les mains encore embarrassées dans les fils de fer barbelés de l'énigme universelle, harcelés par les pointes aiguës et les causes multiformes de la douleur, nous ressentons au fond de notre être une présence qui rassure ; nous perce-

vons une voix qui murmure : « Cela va bien fidèle serviteur... Ne crains point, crois seulement, » et nous ne savons plus, alors, si nous respirons dans l'univers visible ou dans l'univers invisible (formules que bégaye notre ignorance), nous savons seulement, à une sérénité singulière, à une quiétude qui ressemble, ô miracle ! à la joie, que nous avons pris pied dans le domaine des réalités éternelles.

En ces moments solennels de révélation, l'affliction ne nous apparaît plus comme un trou à combler, comme un vide, mais comme un plein, sur lequel on peut construire. Elle cesse d'être quelque chose de négatif, pour devenir quelque chose de positif. Et quand même l'Evangile ne nous fournit pas toujours, dans l'épreuve, une réponse à la question théorique du *Pourquoi ?* il répond, néanmoins, à la question pratique du *Comment ?* il nous donne un moyen et une raison de vivre, de survivre. Car il est une poésie, une passion, un enthousiasme, — un esprit (le mot suffit), un esprit qui emporte tout... et nous prenons conscience de notre immortalité.

La statue égyptienne de Memnon ne chan-

tait qu'au soleil levant ; mais il existe un « cantique des ténèbres ». Attaché au grand mât, dans la tempête, sur un navire en perdition, l'homme, devenu le surhomme, lance un hymne vers les nuées : « Les souffrances présentes ne sont rien auprès de la gloire qui doit, un jour, se révéler pour nous. Sans doute, la création entière gémit, elle est dans les affres de l'enfantement ; mais nous savons que toutes choses conspirent en faveur de ceux qui aiment Dieu. Qu'ajouter de plus ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Qui nous arrachera à l'amour de Christ ? Sera-ce la tribulation ? ou l'angoisse ? ou la persécution ? ou la faim ? ou le dénuement ? ou les périls ? ou le glaive ? (le glaive !... « Un glaive te transpercera l'âme ! »). Mais dans tous ces combats, nous restons plus que vainqueurs, grâce à Celui qui nous a aimés. Oui, je suis assuré que ni mort, ni vie, ni anges, ni démons, ni présent, ni avenir, ni puissances d'en haut, ni puissances d'en bas, ni aucune force de la création, ne pourront nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur ! »

Voilà qui dépasse l'acceptation stoïcienne de la destinée. C'est plus que la résignation ; c'est la victoire, et même une survictoire, la victoire au maximum, le comble de la victoire.

« Béni soit le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos afflictions ! »



PER CRUCEM AD LUCEM

Quand l'homme primitif, à plat ventre, en silence,
Pénétrait dans la grotte où pleurait son enfant,
A tâtons il cherchait, sous le roc étouffant,
Les éclats de silex rassemblés à l'avance.

De leurs contours aigus, avec persévérance,
Il tirait l'étincelle en les entrechoquant,
Allumait un feu rouge et, dans l'air suffocant,
Les paumes au foyer, chantonnait en cadence.

Ainsi, j'ai ramassé mes fragments de bonheur,
Les stériles débris de ma foi, de mon cœur,
Les déchets d'une vie à moi-même importune,

Et, me blessant les doigts à leur aspérité,
J'ai fait de la lumière avec mon infortune :
De ma croix ténébreuse a jailli la clarté !



QUARANTE-ET-UNIÈME DIMANCHE

CRUCIFIÉS AVEC LUI

I

« *J'ai été crucifié avec Christ.* »
(Galates II. 20).

Quand nous rencontrons, dans les épîtres de saint Paul, une formule qui nous paraît d'un mysticisme incompréhensible, rappelons-nous qu'elle a jailli des expériences religieuses d'une âme pareille à la nôtre, et qui prétend nous entraîner avec elle. Si notre pauvreté spirituelle ne nous permet pas de saisir, dans

toute son ampleur, la pensée mystérieuse de l'apôtre, nous pouvons du moins, en attendant mieux, la traduire en termes d'expérience morale et en savourer ainsi l'universelle vérité, aux applications multiples et quotidiennes.

Madame de Sévigné écrivait à sa fille : « Quand vous toussez, j'ai mal à votre poitrine. » C'est le cri de l'amour maternel. Si les parents de Jeanne d'Arc avaient contemplé son supplice, ils auraient certainement répété, jusqu'à leur dernier soupir : « Nous avons été brûlés avec notre enfant. » Les vrais disciples de Socrate, ceux qui l'entouraient dans sa cellule de condamné à mort, auraient pu dire : « Nous avons été empoisonnés avec notre maître. » Est-il bien surprenant qu'un saint Paul déclare : « J'ai été crucifié avec Christ » ?

Les fenêtres de certains belvédères, à la campagne, sont garnies de verres colorés qui imposent leurs nuances particulières, jaunes, rouges ou bleues, au paysage. De même, le chrétien authentique voit le monde à travers le Christ, à travers son enseignement, son exemple, son âme sereine ou douloureuse, à

travers le sombre et lumineux vitrail de la Passion.

La croix du Christ ? Quelle révélation ! Ce crime-là est inscrit, d'une encre indélébile, au casier judiciaire de l'humanité. Quand on s'est réellement arrêté sur le Calvaire, quand on a sérieusement contemplé le Saint et le Juste, le Fils de Dieu, au pilori, quand on a médité, une heure seulement, sur cette « atrocité »-là — en vérité, on éprouve une indignation véhémente, mélangée de stupeur et de mépris, pour les béats ou stupides flatteurs de la nature humaine, flagorneurs intéressés de notre perversité native, encenseurs d'une engeance incurablement tueuse, et dont les pieds fument toujours du sang de l'homme, répandu par l'homme, à la surface de notre planète... « J'ai été crucifié avec Christ ! »

Et d'autre part, prenons garde : ne calomnions point la nature humaine. La même croix du Sauveur nous l'interdit ; car c'est bien à Golgotha que retentit, avec toute sa vigueur, le verdict inoubliable formulé, par Blaise Pascal, sur l'homme : « S'il s'élève, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je l'élève ! » Les éternels con-

tempteurs de notre race, les défiants et les découragés par principe, les ultra-pessimistes, nous mènent sous la nuée tragique du Calvaire, et là, dans la pénombre, ils nous montrent les bourreaux qui ricanent, les passants qui injurient, les pharisiens qui bavent, et ils concluent : L'humanité, la voilà !... Pauvres aveugles ! Ponce Pilate, lui-même, fut plus clairvoyant que vous, lorsqu'il désigna le roi couronné d'épines à la populace en délire, par cette sentence prophétique : « Voilà l'homme ! » Oui, ô mon Dieu ! sur le rocher du Crâne, le seul homme véritable était le Nazaréen crucifié. En lui, toute l'âme humaine, unie à l'Esprit saint, a donné toute sa mesure : *Une immense espérance a traversé la terre !...* « J'ai été crucifié avec Christ ! »

Le jour où nous devenons capables de répéter cette parole, non plus comme une leçon apprise, mais avec la sobre ferveur et la sincérité d'une conviction réfléchie, ce jour coupe notre vie en deux : *avant, après !*

Or, les heures qui sonnent aujourd'hui, dans l'espace, avec une rumeur de tocsin, nous procurent l'occasion inattendue, lugubre, de

contempler, en pleine Europe, la crucifixion du Fils de l'homme. J'en atteste la parabole du jugement dernier : le Juge s'identifie avec tous les souffrants, quels qu'ils soient, ici-bas. A plus forte raison est-il inséparable de ceux qui se réclament expressément de lui, qui portent au front le sceau du baptême, et dans leurs veines le sang de la Sainte Cène.

En un poème d'une mélancolie poignante, un Américain décrivit jadis, durant la guerre de sécession aux Etats-Unis, une scène d'ambulance dans un camp. C'était sous la terne clarté de l'aube ; trois corps gisaient à l'écart, enveloppés chacun d'une couverture brune. Respectueusement, le poète souleva, l'un après l'autre, les grossiers linceuls. Il aperçut, d'abord, un homme aux cheveux gris, à la figure émaciée. Il le contempla en silence, et finit par murmurer : « Qui es-tu, mon cher camarade ? » La forme voisine était celle d'un adolescent blond aux joues rebondies : « Et toi, qui es-tu, mon garçon chéri ? » Il découvrit, enfin, le troisième visage ; ce n'était ni celui d'un enfant, ni celui d'un adulte ; étrangement calme, il avait revêtu la couleur

magnifique d'un ivoire jaune et blanc : « O jeune homme, toi, je te connais ! Il me semble que cette face est celle du Christ en personne ; du Christ mort et divin, et frère de tous, ici-même étendu ! »

Pareille expérience, n'est-il pas vrai ? se renouvelle pour nous, dans la lumière indécise du clair-obscur où les peuples sont plongés.

O cadavres marmoréens qui jonchez, par myriades, les champs de bataille occidentaux, je vous reconnais bien ! En vous, le Fils de l'homme a été crucifié. Et au-dessus de vos formes inanimées, comme au Calvaire, planent ensemble, et tournoient en sens opposé, le vautour noir du péché, la blanche colombe du Saint-Esprit... Epoque dramatique et contradictoire, où notre conscience, ballottée, oscille entre le devoir de maudire et le devoir de bénir ! Epoque farouche et grandiose, où l'esprit de meurtre et l'esprit de sacrifice rivalisent d'énergie dans les mêmes combats !

J'ai reçu du front le témoignage suivant : « Les jours s'écoulent dans leur monotone incohérence. Ils sont tissés de sublime et de grotesque, d'odieux et de magnifique. On est

parfois éperdu d'admiration, et l'instant d'après, rassasié d'abjection. Je me sens emporté dans un irrésistible mouvement giratoire qui me fait, tour à tour, passer devant la face resplendissante des soleils et devant les antres des insondables ténèbres. »

Voilà l'état d'âme d'un chrétien aux armées. Mais c'est l'état d'âme, à l'arrière, de toute l'Eglise, quand elle s'interroge elle-même. Nous qui possédons la vision de la réalité, nous qui murmurons en nous-mêmes, avec le sens aigu de l'actualité la plus vibrante : « Je suis crucifié avec Christ ! » — nous avons le devoir de tirer une conclusion pratique, pour notre conduite personnelle, d'une révélation aussi pénétrante.





QUARANTE-DEUXIÈME DIMANCHE

CRUCIFIÉS AVEC LUI

II

« *Quel accord y a-t-il entre Christ et Bélial ?* »

(II Corinthiens IV. 15).

Si nous désirons mettre à profit les enseignements solennels de la tribulation présente, le premier devoir est d'élargir notre cœur. La Palestine était un pays « découlant de lait et de miel » ; notre sol découle de larmes et de sang. Si, dans de telles circonstances, nous n'apprenons pas à compatir, à aimer, nous

avons un silex à la place du cœur. Elevons, dans chaque famille, un autel domestique à la sainte Pitié. On préconise, et avec raison, l'union sacrée entre compatriotes ; mais il ne suffit pas de la pratiquer, sur le terrain politique, entre monarchistes et républicains, ou encore, sur le terrain religieux, entre protestants, catholiques et israélites ; il faut pratiquer, plus que jamais, l'union sacrée dans le domaine de l'amitié ou dans le sanctuaire du foyer. Qu'attendons-nous pour nous réconcilier, simplement, généreusement, les uns avec les autres ? Qu'attendons-nous pour présenter des excuses, ou pour tendre la main à l'offenseur ? Eh quoi ! le tumultueux océan de la guerre nous aura roulés dans ses flots, pêle-mêle, poitrine contre poitrine, cœur à cœur, sans parvenir à nous laver de nos rancunes ?

O Dieu d'amour, communique à ces pensées une puissance irrésistible de persuasion ! Que des cœurs longtemps glacés et comprimés, se réchauffent, se détendent, au souffle de la miséricorde, sous une tiède haleine de tendresse ! Que des rapprochements s'opèrent, décisifs, dans le secret des âmes, et que le soleil de ce

saint dimanche ne se couche pas, une fois de plus, sur des ressentiments périmés et des colères moisies !

Un autre enseignement de la guerre, c'est l'appel à la vie simple ou simplifiée. Apprenons à élaguer. Toute une végétation parasitaire obstrue, souvent, les fenêtres de notre âme. Sans doute, l'immense guerre, en se prolongeant, aura des répercussions toujours plus rudes sur les porte-monnaie ; même un pays aussi riche que l'Angleterre, a doublé ses impôts, triplé sa dette publique. Autour de nous, dans les domaines les plus variés, la cherté de la vie s'accentue. Rares sont les Français qui n'aient pas encore, bon gré mal gré, diminué leur train d'existence. Mais ces retranchements ne revêtent nulle valeur morale, sauf quand ils sont acceptés dans un esprit de discipline et de renoncement volontaire. Et cette remarque m'amène à la conclusion suivante : même si nous n'étions pas contraints à des restrictions inévitables, elles devraient s'imposer à notre libre conscience, dès que nous évoquons nos départements envahis et la Belgique ravagée. Le sentiment le plus élémentaire de

la solidarité fraternelle suffirait à nous interdire certaines jouissances ou un certain étalage. Il est de ces distractions, de ces dépenses qui, tolérables en temps de paix, deviennent odieuses en temps de guerre... Et comment ne point croire que ce temps de guerre se prolongera, indéfiniment, après les hostilités ? Est-ce que les échos de l'épouvantable cataclysme n'iront pas se répercutant au loin ? A tout le moins, ce n'est pas au lendemain de la commotion mondiale, que la société retrouvera l'équilibre précaire dont elle jouissait auparavant. Sous un régime économique, réputé normal, et où l'alcoolisme, la tuberculose, la débauche organisée, la misère fatale et l'exploitation du faible ébranlaient sourdement le sol comme un tremblement de terre perpétuel, déjà la vie simplifiée, la vie consacrée à l'apostolat, aux relèvements nécessaires, aux réformes urgentes, apparaissait comme l'idéal moral des disciples de Jésus... A combien plus forte raison, après les hécatombes de la guerre, après les gouffres de détresse physique et morale creusés dans le monde entier, à combien plus forte raison la vie mondaine apparaîtra-t-elle vide,

inepte, intolérable, pour la pensée, le cœur et la conscience !

Voilà dans quel sens l'Esprit de Dieu nous supplie, en dernier lieu, d'*oser*. L'heure est venue, pour chacun, d'aller jusqu'au bout de ses convictions cachées. L'heure est venue, pour chacun, de prononcer la parole décisive, d'accomplir l'acte symbolique, de signer l'engagement définitif, de déployer, enfin, le drapeau religieux ou social, qui marqueront à tous les yeux son orientation réfléchie, qui feront de lui un homme classé, enrôlé, un serviteur de l'humanité, « un enfant de Dieu ».

« Choisissez, aujourd'hui, qui vous voulez servir » disait Josué mourant au peuple d'Israël. « Pour moi, et ma maison, nous servirons l'Eternel ! » Rappelons-nous, aussi, la vibrante apostrophe du prophète Elie à la multitude : « Jusques à quand clocherez-vous des deux côtés ? Si l'Eternel est Dieu, allez après lui ! Si c'est Baal, suivez-le ! » L'apôtre Paul s'écrie : « Quel accord y a-t-il entre Christ et Bélial ? » Et Jésus lui-même : « Vous ne pouvez servir Dieu et Mamon. »

Que si nous hésitons devant la résolution

suprême, conscients de notre faiblesse ou de notre isolement, pourquoi ne pas chercher des associés, des confidents de nos ambitions morales, afin de nous appuyer sur eux, comme font les conjurés que lie un même serment ?

Un officier français m'écrivait : « Nous qui voyons, aux armées, ce que peut une bonne organisation, nous sommes frappés de l'importance capitale qu'il y aurait à l'utiliser, dès maintenant, pour préparer la tâche de demain, celle qui permettrait à notre France de bénéficier, après la guerre, de cette splendide floraison de nobles sentiments que l'épreuve a fait éclore... Ne croyez-vous pas qu'il faut mobiliser toutes les âmes qui ont déjà trouvé le Dieu vivant, et brûlent d'accomplir quelque chose pour leurs frères ; qu'il faut les grouper pour coordonner leurs efforts et marcher de l'avant ? »

Voilà une lettre qui est un signe des temps. Elle est l'expression du secret malaise et des ambitions sacrées qui travaillent les âmes au sein de nos églises. Et c'est dans le même sens qu'une femme chrétienne m'adressait les lignes suivantes : « Je suis persuadée que si un tel

groupement se formait, il pourrait accomplir beaucoup pour cette France nouvelle que nous voulons. Il répondrait aux besoins de certaines âmes qui, ne trouvant pas ce qu'elles cherchent, ou bien restent dans l'état où elles sont, ou bien se tournent vers le *catholicisme,* le *socialisme* tout court, ou l'*armée du salut.* »

N'est-il pas frappant de constater que les trois directions ainsi indiquées correspondent, chacune, à un effort vers l'organisation de la vie ? N'en doutons point, de nobles âmes sont lasses d'un certain individualisme protestant, sans programme, sans horizon, et qui ne rachète même pas son indiscipline ou son incohérence dans le domaine social, par sa ferveur mystique ou son esprit de sacrifice dans le domaine spirituel.

Mais les temps sont mûrs : nous ne reculons plus devant la vérité, nous n'avons plus peur de l'Evangile. Tous, nous avons soif de *consécration ;* et toute prédication moins haute, moins absolue, loin de rafraîchir nos lèvres brûlantes, nous remplit de cendres la bouche.

Ou bien nous sommes, alors, de ces malheureux qui n'ont rien vu, rien compris, qui ne

perçoivent pas la guerre des mondes, qui ne discernent pas le Fils de l'homme crucifié, et qui défilent tête basse, comme les moutons poussiéreux d'un troupeau, sous les bras d'un Calvaire érigé en plein ciel.



VISIONS MATINALES

Ma tranquille fenêtre ouvre sur un jardin
Que l'Orient béni, chaque jour, illumine.
J'aime cet oratoire où, muet, je m'incline
Pour adorer, tourné vers le ciel du matin.

Soleil je te salue, antique paladin,
Pourfendeur de la nuit ! Ma fragile rétine
Fuit l'éclair de ta lance ; et ton pouvoir fascine
Mon esprit que la Terre enchaîne à son destin.

Puis s'érige au Levant le gibet pathétique
De Golgotha, gravé sur l'horizon biblique,
Arbre maudit ployant sous le faix du Sauveur.

Jérusalem, enfin, m'apparaît claire-obscure,
Symbole indéchiffré de la Cité future...
Et Dieu parle à mon âme, et je reste rêveur.



QUARANTE-TROISIÈME DIMANCHE

L'IDÉAL DANS L'AVENIR

« *Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu.* »

(Colossiens III. 3).

Que d'élégants persifflages ont accueilli l'éclipse momentanée de l'idéal pacifiste ! C'est la scène du Calvaire, où les vipères pharisiennes sifflaient : « Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même ! »

Nous voilà loin de cette généreuse et intelligente charité dont l'apôtre disait : « Elle ne se réjouit point de l'injustice. » Quelle délectation pour les sceptiques ! Evanoui, le rêve

de l'arbitrage international ! En ruines, le tribunal de La Haye ! Le sermon sur la montagne est un ballon dégonflé ! L'Evangile a du plomb dans l'aile ! On a vu Jésus tomber du ciel comme un éclair...

Oh ! qu'elle est poignante, la parole de l'apôtre aux chrétiens de tous les temps : Vous ne comptez pas ! Vous êtes une poussière impondérable dans la balance ! « Vous êtes morts ! »

Et cependant, nous n'avons pas encore goûté toute l'amertume de la réalité ; car si notre idéal est foulé aux pieds par ses ennemis, il est trahi par ses amis eux-mêmes.

Lequel d'entre nous est capable de haïr la guerre d'une parfaite haine ? L'idée seule d'un conflit armé entre peuples chrétiens devrait endolorir notre cerveau comme du poussier de charbon irrite notre œil. Il n'en est rien ; le concept effroyable de guerre est incrusté dans notre esprit, qui ne songe plus à réagir. Dès notre enfance, nous avons admiré des images, écouté des récits, fredonné des refrains, manié des jouets et des emblèmes, contemplé des spectacles, appris par cœur des poésies, qui

ont acclimaté en nous l'idée guerrière ; la mythologie, l'Ancien Testament, l'histoire antique et moderne, les musées, la littérature et l'art, nous ont familiarisés avec le Monstre. La science contemporaine, avec sa doctrine de la lutte pour la vie, les expériences quotidiennes d'un régime économique dominé par la concurrence, le vocabulaire moral et religieux qui implique un conflit perpétuel entre le bien et le mal, entre Dieu et Satan, enfin la tragique réalité de la bataille que nous livrons sans arrêt contre les forces hostiles de la nature ou contre nos passions intérieures, toutes ces influences combinées, les unes bonnes, les autres mauvaises, ont enraciné dans notre âme l'instinct et le devoir de la combativité, au point que le vrai et le faux, le juste et l'injuste, s'enchevêtrent et créent en nous un préjugé irrésistible en faveur de la guerre.

Moi-même, en cet instant, je l'exècre sans l'exécrer d'une pleine exécration, je la maudis sans la maudire d'une pleine malédiction, et je m'écrie avec l'apôtre : « Je prends plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur ; mais je vois dans mes membres une autre loi,

qui lutte contre la loi de mon intelligence et qui me rend captif de la loi du péché. »

Ah ! l'idéal est singulièrement servi par ceux qui le servent ; il possède en nous de tristes représentants, de piètres défenseurs ! Nous ne sommes que des ombres, des fantômes, des « morts ».

« Vous êtes morts, affirme saint Paul, et votre vie est cachée avec Christ en Dieu ». En d'autres termes, le Christ lui-même passe inaperçu, ici-bas, dans le tumulte des nations. Il est là, et le torrent des événements roule sans le rencontrer ; il s'est réfugié dans l'invisible, en Dieu. Mais alors, que subsiste-t-il, sur la terre, de l'idéal ? Où prend-il corps ? Où le saisir ? A son tour, Dieu nous échappe ; c'est une flamme qui tremble au vent, une lueur indécise dont on discute, au sein du brouillard, pour savoir si elle brille encore. L'humanité errante ressemble à un enfant qui court avec un lumignon dans la main, tandis qu'une voix sarcastique lui crie : « S'éteindra... s'éteindra pas ! »



Face à la réalité ! Acceptons virilement les conditions de la vie morale, et proclamons avec audace : *l'idéal, c'est ce qui n'est pas, mais qui sera.*

Nous acclamons l'idéal avec d'autant plus de ténacité, qu'il reste plus impalpable et plus imperceptible pour le monde. Sa faiblesse même et son ignominie nous le rendent mille fois cher, car il représente l'avenir. C'est l'enfant dans la crèche de Bethléem, c'est le pauvre Nazaréen sur la croix, c'est le Christ « caché en Dieu », du vingtième siècle, inconnu des foules, méconnu des puissants.

O scribes et pharisiens hypocrites, prudents docteurs de la loi, hocheurs de tête, disciples de « la sœur Anne qui ne voyait rien venir », vous ne savez jamais distinguer, sur la route qui poudroie, l'ombre mouvante, l'ombre sacrée du lendemain en marche ! Mais notre force à nous est d'exister dans l'avenir, plus encore que dans le présent.

Un socialiste révolutionnaire lançait naguère, à un immense auditoire d'ouvriers, cette affirmation impudente ou inquiétante : « Je n'ai jamais rencontré un chrétien. »

Soit, nous acceptons ce jugement. Nul d'entre nous n'oserait affirmer qu'en le regardant vivre, qu'en l'écoutant parler, on voit, on entend un disciple du Christ. Si purs, si apostoliques, si divins que soient nos sentiments, sommes-nous en mesure d'appliquer rigoureusement tous nos principes de conduite au sein de la société actuelle ? Nous participons tous à cette « iniquité diffuse » dans laquelle « nous avons la vie, le mouvement et l'être », et qui nous rend tous, plus ou moins, spoliateurs et tyrans. Dans notre état social, ou plutôt dans notre anarchie sociale, qui donc pourrait élever cette prétention fantastique : Je me comporte en chrétien ?

Mais il nous reste la ressource d'être ici-bas, avec enthousiasme, avec une héroïque passion, des aspirants chrétiens, des candidats au christianisme, des serviteurs du Dieu « qui vient », des collaborateurs du Dieu qui règnera, des précurseurs du Dieu qui sera « tout en tous ».

Et si, par conséquent, à l'heure où tous les volcans de la « paix armée » crachent le feu et la mort, notre Evangile semble utopique,

nos principes semblent stériles, — malgré tout, méprisés par le monde, paralysés par les circonstances, nous nous réfugions avec le Christ en Dieu, nous prenons possession de l'avenir par la foi, nous planons en esprit au-dessus et au delà de la caravane humaine, et nous l'orientons, à son insu, vers l'idéal qui nous entraîne.





QUARANTE-QUATRIÈME DIMANCHE

L'IDÉAL DANS LE PRÉSENT

« *Vous serez saints, car Je suis saint.* »
(I Pierre I. 16).

Nous avions défini l'idéal : ce qui n'est pas, mais qui sera. Ajoutons, avec plus de vérité encore : *l'idéal, c'est ce qui sera, parce qu'il est.*

L'idéal est la réalité même, l'énergie vitale et la force propulsive de l'univers. « Je crois en Dieu, le père tout puissant, créateur du ciel et de la terre. » Telle est l'affirmation initiale de la chrétienté œcuménique. Dieu est; Dieu agit ; il aura le dernier mot.

Etre « caché en lui avec le Christ », ce n'est donc pas s'effacer, disparaître tremblant

dans quelque tanière de panique, se créer, ici-bas, un honteux alibi ; c'est, au contraire, pénétrer dans le « saint des saints », au cœur même des choses, dans la prodigieuse retraite où le mécanicien suprême a sous la main toutes les commandes qui règlent la machinerie universelle.

Dans le silence de cet asile où l'on ne pénètre qu'à genoux, sevrés de toutes les ambitions et de toutes les voluptés vulgaires, invisibles et muets, nous passons pour morts aux yeux du monde, et nous le sommes, en effet, si c'est périr que de « mourir au péché », si c'est périr que de mourir à la vanité, à l'égoïsme abject et dément, au désespoir, si c'est périr, enfin, que de mourir à la mort, pour vivre éternellement de la vie cachée avec le Christ en Dieu.

L'idéal, c'est ce qui sera parce qu'il est. N'est-ce donc pas au nom d'une certitude pareille que l'apôtre écrivait aux anciens païens de Corinthe, encore esclaves de la débauche, malgré leurs convictions chrétiennes : « Ce que vous êtes, soyez-le ! Ce que déjà vous êtes en principe, devenez-le en réalité !

Ce que vous êtes en Christ, par la foi, manifestez-le sur la terre, par votre conduite ! Et pour tout dire, fiez-vous au programme grandiose de l'Eternel : Vous serez saints, car je suis saint ! »

Comprenons le raisonnement. Parce qu'il est le Saint, lui, nous serons sanctifiés. Parce qu'il est le Vivant, lui, nous serons vivifiés. Parce qu'il est l'Amour, lui, nous serons pacifiés.

La guerre prendra fin, ici-bas, pour la seule et unique raison que l'Eternel ne finira point. « Pourquoi ce branle-bas parmi les nations, écrit le psalmiste, pourquoi ces vaines pensées parmi les peuples ? Pourquoi les rois de la terre se soulèvent-ils contre l'Eternel ? Celui qui siège dans les cieux rit, le Seigneur se moque d'eux. »

Les éclats de ce rire sont plus terribles que ceux du tonnerre.

Et l'on voudrait nous obliger, nous qui en tressaillons d'allégresse, nous les fils du Très-Haut, on voudrait nous contraindre à baisser le pavillon de l'idéal ! On nous invite à déchanter. On nous crie : Quand le canon parle, cessez donc de bêler la paix !

L'argument est inattendu. Autant repousser les médecins en temps d'épidémie, ou les pompiers en cas d'incendie. La guerre fournit, au contraire, une démonstration effrayante et décisive en faveur du principe évangélique de l'arbitrage entre les nations ; c'est alors ou jamais que les splendides mots de raison, de justice, de fraternité, prennent un relief inexprimable, dans la folie furieuse des champs de bataille, comme des mouettes blanches sur un océan noir.

Eh quoi ! nous taire, nous chrétiens, au moment même où les obus élèvent la voix ? Mais si nous étions assez lâches pour attacher un bâillon sur notre bouche, sur des lèvres qui ont reçu le pain et le vin consacrés, le corps et le sang du souverain Martyr de la protestation, — les pierres mêmes de nos temples crieraient.

En vérité, si la guerre ou les bruits de guerre, et le cauchemar qui oppresse l'Europe, devaient tarir en nous la foi en l'idéal pacifique, — alors notre rôle est terminé, ici-bas, puisque aussi bien chacune de nos affirmations spiritualistes se déchire aux écueils d'une

inexorable réalité. A ce compte-là, le philosophe grec opinait sagement en ces termes : « Il y a une grande objection contre l'immortalité de l'individu, c'est la mort. »

Et pourtant, nous osons affirmer le triomphe de l'Esprit, même dans l'insatiable cimetière, creusé de fosses dévoratrices. Dès lors (qui peut le plus, peut le moins), ayons le courage de prophétiser la victoire inévitable de l'Esprit, dans tous les domaines de la vie. Malgré les apparences, malgré le frémissement du sol occidental sous les pas cadencés de mille et mille bataillons, sous les explosions ininterrompues de millions d'obus, ayons l'intrépidité de prédire que l'humanité, tôt ou tard, fermera la parenthèse ouverte par Caïn quand il tua son frère. Tel est, par excellence, le message social de l'Eglise, et chaque disciple, pour sa part, peut hâter l'aurore de « l'ère sans violence ». C'est là une mission qui incombe au plus faible comme au plus humble, même à l'enfant et à la jeune fille, au malade et au vieillard ; car la guerre ne subsisterait plus si l'opinion publique se redressait contre elle, dans tous les pays, d'un seul élan. Et de

quoi donc est faite l'opinion générale, sinon des convictions intimes de chacun ?

En conséquence, travaillons, obstinément, à la destruction du Minotaure. Osons la penser, la désirer, la vouloir, la contempler avec intensité, en prière ; et la puissance rédemptrice de l'Eternel, s'emparant de tous ces labeurs d'âme, s'incarnant à la fois dans toutes ces énergies, les liera en faisceau, les poussera comme un bélier contre les murailles de l'iniquité guerrière. Ce sont de vaines terreurs, de stupides résignations, des préjugés séculaires, qui ont perpétué, ici-bas, la tyrannie du fer et de l'acier. Mais cessons d'y acquiescer intérieurement, cessons d'y croire avec une docilité superstitieuse ou fataliste, cessons de murmurer en nous-mêmes : « Ce qui a été, c'est ce qui sera ! » cessons de dire *oui* à la force hurlante, *amen* à l'homicide, laissons-nous, en un mot, animer par le souffle de l'Oraison dominicale, et nous contemplerons, soudain, les plaines ensoleillées de la terre promise, à travers les montagnes imaginaires qui en barraient l'entrée.

Chacun de nous, par son attitude spiri-

tuelle, retarde ou hâte la délivrance de l'humanité, l'avènement du Prince de la paix. Vivons donc davantage, par la foi ! Scrutons l'Ecriture sainte ; prions avec plus d'intelligence et de vigueur ; appuyons-nous sur la communion des saints, sur les sept mille anonymes qui n'ont pas fléchi les genoux devant Baal ; par delà les ternes horizons de la rue ou de la banlieue, par delà les poteaux télégraphiques et les peupliers ébranchés de nos grandes routes, saluons la silhouette radieuse de la Jérusalem nouvelle, de la Cité future ! Alors nous ne serons plus la proie du journal quotidien, les esclaves impersonnels d'une presse athée, païenne, frivole ou féroce, nous possèderons la liberté glorieuse des fils du Très-Haut, nous aurons acquis le droit et conquis le pouvoir d'être seuls de notre avis, de mourir à l'approbation du monde et de vivre enfin, quoique morts, de la vie cachée avec le Christ en Dieu.

« Eternel ! tu as choisi les choses folles pour confondre les sages, les faibles pour confondre les fortes ; et tu as choisi les choses viles et celles qu'on méprise, celles qui ne sont

rien, afin de réduire au néant celles qui sont... O profondeur de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont insondables et ses voies incompréhensibles ! C'est de lui, par lui, et pour lui, que sont toutes choses. A lui la gloire dans tous les siècles ! »

Amen.





QUARANTE-CINQUIÈME DIMANCHE

EN PRIÈRE

« Naaman dit à l'homme de Dieu : Quand mon maître entre dans la maison de Rimmon pour s'y prosterner et qu'il s'appuie sur ma main, je me prosterne aussi dans la maison de Rimmon. Veuille l'Eternel pardonner à ton serviteur, lorsque je me prosternerai dans la maison de Rimmon ».

(II Rois V. 18).

O souveraine Sagesse, Amour souverain ! à toi restera le dernier mot, et j'adore à l'avance, ici-bas, la magnificence de ta victoire. Cependant, ton divin pouvoir est tenu mysté-

(1) Prière publiée, un mois avant la guerre, dans la revue *Le Christianisme social,* en juin 1914.

rieusement en échec par les puissances mauvaises ; tes intentions miséricordieuses et tes desseins de rédemption se heurtent, sans cesse, à l'obstacle du Mal. Ton nom n'est pas encore sanctifié ; ta volonté n'est pas encore accomplie sur la terre, comme au ciel ; cherchant des collaborateurs, tu nous inspires la prière : « Ton règne vienne ! »

O mon Dieu ! tu sympathises profondément avec tes fils et tes filles, les confidents de ta pensée, les dépositaires de tes ambitions, quand les circonstances extérieures les paralysent et bafouent leurs intentions les plus généreuses, lorsque d'apparentes fatalités les oppriment.

Quand ton serviteur, ô Eternel ! est entraîné, malgré soi, dans le temple païen de Rimmon, quand il se prosterne devant l'idole, quand il se plie aux usages, aux institutions, aux lois, aux obscures et terribles exigences d'une société fondée sur la lutte universelle pour la vie, sur une guerre civile sans armistice, pardonne, ô Dieu juste ! pardonne...

Quand ton serviteur, ô Eternel ! serrant contre son cœur le symbole du sacrifice fra-

ternel et de l'immolation volontaire, la croix du Calvaire, s'incline devant le Veau d'or en le maudissant, quand il contribue, pour sa part, à fortifier, à propager, à défendre une conception de la propriété qui multiplie chaque jour, sur tous les points du globe, le crime de Caïn, pardonne, ô Dieu juste ! pardonne...

Quand ton serviteur, ô Eternel ! porté jusqu'à la maison de Rimmon par une irrésistible poussée, y courbe le front devant l'autel d'acier où scintille le glaive, et quand il attise, en pleurant de honte et d'angoisse, des haines séculaires, des inimitiés internationales, de froides et anonymes colères entre des peuples qui se réclament du même bon Berger à la même table de communion... pardonne, ô Dieu juste, pardonne !

Eternel ! toi qui vis notre vie et souffres nos souffrances, tu sais dans quel milieu mortel respirent tes enfants. Il n'existe point de nations animées par l'esprit de ton Christ ; et les âmes isolées qui l'aiment avec passion, s'étiolent dans une atmosphère glaciale, tueuse de germes. Nous ne sommes tous, à tes yeux, que des candidats au christianisme, des aspi-

rants-chrétiens, et les églises, bien souvent, ont dressé leurs tentes sous les portiques monumentaux du temple de Rimmon... Pardonne, ô Dieu juste ! pardonne. *Kyrie eleison !*





QUARANTE-SIXIÈME DIMANCHE

NOS MORTS

I

« *Par la foi, ils furent vaillants à la guerre, ils moururent tués par l'épée.* »

(Hébreux XI. 34 à 37).

Chaque année, en cette saison, à l'époque où la nuit envahissante échancre le soleil et dévore la lumière, l'âme de l'humanité devient pensive ; elle réfléchit sur sa destinée ; elle compte les vides creusés dans la caravane, toujours en marche, des vivants. Alors, chaque famille élève, silencieusement, un monument

spirituel à ceux qu'elle pleure. Et cela est bon, cela est juste et légitime. Oublier nos morts, c'est presque une déchéance intellectuelle, et souvent une lâcheté morale. Au contraire, évoquer nos disparus, rappeler d'imperceptibles et lointains souvenirs — un regard, un geste, une intonation — qui font monter à nos paupières les larmes d'un brûlant repentir, ou d'une gratitude passionnée, ou d'une immortelle tendresse, en vérité c'est alimenter en nous les sources mêmes du sentiment, c'est empêcher notre cœur de se rider, de se faner comme un arbre privé d'eau. Les natures les plus frustes ont évité l'endurcissement, les tempéraments les plus frivoles ont échappé au scepticisme, par la souvenance des trépassés, par un portrait baisé à la dérobée, par une boucle de cheveux dissimulée dans une enveloppe jaunie, par une fleur décolorée entre les feuillets d'un calepin.

Or, aujourd'hui, l'hommage à nos morts prend une signification plus poignante encore. Ah ! ces millésimes de 1914, 1915, 1916 ! Dans la mémoire à vif et dans la chair meurtrie de l'Europe, ils resteront gravés au fer rouge.

Années maudites par des millions de Job, de Rachel et de Jérémie, années d'épouvante et de sang, années où les fournisseurs de deuil ne suffisaient plus à la demande, et où les tristes gants noirs, à mesure qu'ils apparaissaient aux étalages, étaient fiévreusement réclamés par des mains pâlies !

« Nos morts ! » Dans l'ébranlement d'une douleur universelle, dans le sursaut d'une exaltation générale, le moindre groupe familial s'élargit mystérieusement jusqu'aux limites mêmes de la nation ; et sous les toits privilégiés que l'ange exterminateur n'a point marqués du sceau fatal, on pleure néanmoins, on verse de vraies larmes sur de jeunes Français que chacun revendique pour siens, tant l'âme collective de la patrie palpite au fond de chaque poitrine.

La vraie manière d'honorer leur mémoire, en ces jours mélancoliques et solennels de l'année finissante, c'est de chérir l'idéal pour lequel ils se sont immolés, c'est de l'exalter, au point qu'il nous devienne impossible de plaindre ceux qui l'auront servi jusqu'au sacrifice intégral.

Je le comprends bien : périr pour une cause pareille, même sur le champ de bataille, ce n'est pas succomber à une mort violente, mais à une mort choisie. Celui-là seul expire d'une mort violente, qui expire malgré lui, en se débattant contre le destin, en maudissant la fatalité. Le célèbre cardinal Mazarin, torturé par la terreur d'une fin prochaine, se traînait en gémissant dans sa galerie de tableaux, et soupirait : « Hélas ! hélas ! quitter tout cela ! » Il s'obstinait, ainsi, à retenir, coûte que coûte, une vie qui lui fut arrachée. Voilà le type d'une mort violente. Oh ! lamentables tragédies des chambres de malades, sous de molles couvertures, derrière de paisibles rideaux, quand des misérables, à bout de souffle, regimbent contre l'aiguillon de la onzième heure. C'est à leur sujet qu'un moraliste écrivait : « Ils ne meurent pas, ils périssent traqués comme des fauves. » Et un autre penseur employait une image plus dramatique et plus réaliste encore : « La mort les traite comme ces animaux trop vivaces qu'on écrase pour en finir. »

Au contraire, nos bien-aimés défenseurs,

tombés face à la Justice et face à la mort, les bras tendus vers une ère nouvelle comme on salue le soleil levant, nos généreux champions du droit, nos pionniers de la paix, n'ont pas été abattus contre leur gré ; d'avance, ils avaient consenti à s'effondrer corporellement, parce qu'ils étaient, spirituellement, invulnérables.

L'un d'entre eux, peu de jours avant sa fin, avait écrit ces lignes sereines, son testament spirituel : « On a parlé beaucoup de sacrifice, à propos de nos soldats ; je n'aime guère cette idée, à moins qu'on ne prenne le mot absolument dans le sens antique : *sacré, consacré à*. Mais dans l'acception moderne de ce terme, il y a une idée de perte ; or, ce n'est pas le cas : nous avons tout à gagner, ici, rien à perdre, si notre âme s'agrandit et s'épure. *La beauté de la vie vaut mieux que la vie elle-même.* » Rayonnante parole ! inspirée par le Saint-Esprit, jaillie de la source même d'où émanait le cri sublime du vieux psalmiste : « Eternel ! ta grâce vaut mieux que la vie. »

Si cette guerre atroce et auguste, odieuse et prophétique, doit hâter la venue du Fils de l'homme, et son entrée triomphale dans la cité

future, c'est par milliers que les jeunes gens, nos héros, nos disparus, se presseront à sa rencontre « avec des palmes ». Ils n'auront pas besoin de les arracher aux arbres du chemin ; ils en ont fait provision abondante.

Je médite ces lignes écrites par l'un de ceux qui retournaient au front, après une blessure : « Encore une fois, j'ai tout quitté... Je regarde en avant. Et *Celui qui est devant est assez grand pour qu'on ne le perde pas de vue.* » Il a été tué. Un autre envoyait ce message suprême aux petits Eclaireurs parisiens qu'il avait commandés : « S'il tombe, vous devez savoir que c'est dans la paix la plus complète de son âme, et avec la main de son Sauveur, que votre bien-aimé chef traversera l'ombre et la vallée de la mort. Je vous donne à chacun ma bénédiction. Ce n'est pas sans émotion que je ferme cette lettre, tandis que le canon me rappelle la grave réalité des choses. Mais je suis confiant et ferme. » Il a été tué.

Et leurs amis survivants ne se découragent point. Ils pleurent, mais sans défaillance. L'un des plus exposés formulait son sentiment en

ces termes : « Ce n'est pas en vain que les plus grands d'entre nous meurent à vingt ans. Quand les vies que le Père a le plus travaillées et forgées pour son grand' œuvre, tombent sur le chemin du Devoir — cela n'est-il pas arrivé au seul Juste et au seul Saint : Jésus ? »

Je lis et relis ces paroles d'un de nos plus jeunes conscrits : « Il faut regarder au-dessus des moyens employés et contempler hardiment l'avenir, l'humanité qui nous succèdera. Seul, celui dont l'horizon est vaste, peut voir tout ce que cette guerre a de grand. Que l'on se batte, pour préparer un monde où l'on ne se battra pas ! Telle est la pensée qui me remplit d'enthousiasme et de joie. La guerre va faire faillite, une fois pour toutes ! Il vaut la peine de donner sa vie, au propre ou au figuré, pour une telle idée. »

Voilà l'état d'âme de nos jeunes, ou, du moins, de leur élite ; mais c'est bien le niveau de celle-ci qui marque l'étiage ; toute collectivité s'élève, toujours, jusqu'à la ligne suprême que ses représentants les plus accomplis parviennent à toucher (pensée qui stimule singulièrement l'effort personnel de l'individu pour

tendre sans cesse vers la perfection, puisqu'en travaillant sur lui-même, il travaille au profit de l'humanité entière).

Telle est donc la mentalité des derniers contingents appelés sous nos drapeaux. Salut, jeunesse radieuse ! où les âmes sonnaient, comme des cloches cristallines, dans un ciel de printemps...

O mon Dieu, mon Dieu ! faut-il que nos fils, encore tendrelets, nous soient arrachés pour être livrés, tout rayonnants de candeur et d'enthousiasme, au hideux Minotaure, au Moloch stupide et infâme de la guerre ? Nous avons le droit de maudire Satan. Nos anathèmes sont « un parfum d'agréable odeur devant l'Eternel »... Mais nous retrouvons une grave et surnaturelle sérénité, en nous asseyant nous-mêmes aux pieds de nos enfants, fils de nos entrailles et fils de notre âme, qui avec tant de clairvoyance, tant de fermeté, tant de foi, ont d'avance répété la parole du seul Maître qu'on puisse vraiment servir, jusqu'au bout, sans déshonneur : « Nul ne m'*ôte* la vie, je la *donne.* »

En conséquence, voici le trait commun qui

relie en un seul faisceau, et qui groupe en une même famille, tous ceux qui ont donné leur vie pour la France et médité leur don : ils se sont offerts, en réalité, non pour une politique, ni pour un régime, ni pour une patrie matérielle, mais pour la délivrance de l'âme, pour l'affirmation de l'Esprit, pour le royaume des fins suprêmes de l'humanité, pour le Souverain Bien, pour le triomphe, ici-bas, de Dieu.





QUARANTE-SEPTIÈME DIMANCHE

NOS MORTS

II

« *Jésus-Christ a détruit la mort* ».
(II Timothée I. 10).

Le magnifique idéalisme de nos combattants les plus conscients est celui même du « Notre Père ». Au nom de l'oraison dominicale, affirmons que si le cercle de « nos morts » est plus vaste que la famille, il dépasse, également, les bornes de la patrie ; il englobe tous les martyrs, sur la terre entière, tous ceux qui ont scellé de leur sang la consécration à un principe, la fidélité à une conviction, tous ceux

enfin qui ont maintenu, ici-bas, héroïquement, au mépris de leurs propres souffrances, les droits régaliens de l'âme humaine.

Salut ! obscure légion des confesseurs de la vérité. Tu n'offrais guère à tes combattants que l'impalpable « épée de l'Esprit » et l'invisible « bouclier de la foi ». Ils sont morts, un à un, solitaires, dans le calme stoïque de la décision réfléchie, loin de la griserie de la poudre, et des bannières, et des fanfares, sans la puissante armature de cet encadrement serré, qui appuie épaule contre épaule. Ils sont morts, non point sur le champ d'honneur, mais sur l'échafaud, non point en hommes libres, mais en esclaves, les menottes aux mains, ridiculisés, honnis, insultés, sous les huées et les crachats, condamnés par les tribunaux et souvent damnés par les Eglises. Et tandis que nos soldats sont portés, jour et nuit, soulevés par la marée grandiose d'un enthousiasme national, toujours l'opinion publique s'est déchaînée contre les martyrs, toujours les autorités sociales, coalisées, les ont livrés à la fureur populaire comme on jette à l'égout un chien pestiféré.

Osons revendiquer pour nôtres les martyrs. Sur le rôle glorieux de « nos morts », j'inscris avec vénération des huguenots comme Gaspard de Coligny ou Claude Brousson, des catholiques telles que Blandine, la jeune servante, ou Jeanne d'Arc, la jeune bergère, et un juif tel que Jean-Baptiste, et des païens tels que Socrate ou Regulus, et même des athées, tels que l'anarchiste Auguste Spies, victime d'un complot policier, pendu à Chicago en 1887.

« Nos morts ! » mais ils sont partout, ils peuplent la terre et les cieux. Et qui sait, même, dans quels obscurs abîmes, dans quelles ténèbres de la préhistoire, une gratitude fervente nous obligerait à les rechercher, si nous prenions plus scrupuleusement conscience de notre dette lointaine envers des ancêtres anonymes ? Un jour, et pour la première fois, sous ce même soleil qui nous éclaire, un homme — encore bestial d'apparence — a pardonné une injure, ou versé une larme de pitié, ou sacrifié sa propre jouissance à l'intérêt général, ou jeté vers ces mêmes étoiles, qui brilleront ce soir, l'aveu du premier remords.

Et cet homme-là, ce précurseur en qui l'âme a jailli soudain (comme la vive lueur qu'il tirait, dans la nuit, de deux silex entrechoqués), cet homme, si vénérable, des forêts quaternaires ne serait pas un de nos morts éternellement bénis ?... Encore une fois, « nos morts » sont partout. L'humanité est un organisme mystérieux où les disparus sont toujours en majorité, et où les présents vivent, littéralement, par les absents ; si bien que ces innombrables morts, si redoutés autrefois — revenants, spectres, esprits malins — sont, en réalité, « nos bienfaiteurs, nos protecteurs et nos amis. »

Or, parmi tous ces bons génies qui hantent la mémoire du genre humain, il en est un dont la splendeur, la puissance et la sainteté rayonnent, d'âge en âge, à travers les siècles, comme la chaleur solaire à travers l'étendue ; c'est le plus grand de tous les morts, celui qui déclara, au sujet de sa fin prévue : « Nul ne m'ôte la vie, je la donne de moi-même », et encore : « Quand j'aurai été élevé de la terre (en d'autres termes, quand l'on m'aura fixé au pilori du Calvaire) j'attirerai tous les hommes

à moi. » Ce mort, Prince des morts, est le royal Crucifié dont la chrétienté célèbre pieusement, en cette morne saison, la radieuse apparition dans nos ténèbres.

Celui-là, du moins, n'est pas oublié. L'infatigable Ritspa, la *mater dolorosa,* chasseuse des vautours et des chacals qui menaçaient des cadavres chéris, était demeurée devant les sept potences durant la moitié d'une année ; mais voilà deux mille ans, bientôt, que l'humanité monte la garde au pied de la croix du Golgotha. Avec l'enthousiasme des satellites qui s'empressent autour du trône d'un souverain, les générations successives se disputent l'honneur d'environner le gibet le plus infamant ; et c'est le sanglant mémorial d'une indicible ignominie qui fournit, à tous les hommes, un point fixe de ralliement.

Considérons ce spectacle de plus près ; efforçons-nous d'en déchiffrer l'énigme. A dire vrai, est-ce bien autour d'un mort que l'humanité se groupe ainsi, inlassablement, avec une ferveur d'obstination mystique ? Non, cent fois non ! Si Jésus-Christ appartenait, définitivement, au passé, et si la poignante image d'une

agonie sans fin épuisait le contenu de sa mission, alors sa mémoire, assurément, resterait celle d'un martyr, elle ne serait plus celle d'un rédempteur.

Or, c'est un Sauveur, à n'en pas douter, c'est *le* Sauveur, que la chrétienté acclame, à Noël, c'est « l'éternel Contemporain », un Esprit vivant et vivifiant. « Je suis la Résurrection et la Vie » — telle est l'éclatante auréole qui enveloppe la tête couronnée d'épines.

Et dès lors, si nous sommes chrétiens, c'est-à-dire, si nous avons assez d'humble hardiesse et de candeur géniale pour contempler le monde à travers Jésus-Christ, nous oserons exalter en lui, avec stupeur, avec adoration, le Mort qui a supprimé la mort.

...Je ne rêve point, ô mon Dieu ! Je ne délire point comme la pythonisse. Tu m'inspires, toi-même, les paroles que j'écris, en cet instant, par ta grâce, et qui surpassent mon entendement sans pourtant confondre ma foi.

Par la vertu surnaturelle du Mort qui a supprimé la mort, « nos morts » bien-aimés ne sont pas des morts.

Après une longue maladie, au foyer fami-

lial, peut-être ont-ils fermé, lentement, des yeux agrandis dans un visage diminué ; peut-être, au contraire, sont-ils tombés brusquement sur le champ de bataille, comme un rameau brisé par l'orage ; ou encore, ils ont succombé à leurs blessures dans un lit d'ambulance, très pâles au milieu des rouges fleurs de la souffrance physique ; ou bien, ils dorment leur dernier sommeil sous un tertre inconnu, dans la plaine muette ou la forêt sonore.

Ils sont morts ! Dans les administrations civiles ou militaires, on les a rayés, d'un trait de plume, sur la liste des vivants. Ils sont morts ! C'est la formule scientifique des médecins, la formule nécrologique des journalistes.

Mais, dans ce domaine, le mot suprême appartient, sans conteste, au Capitaine de la vie, celui-là même qui disait au voyant de l'Apocalypse : « Ne crains point ! Je suis le Premier et le Dernier, le vivant ; j'ai été mort, et maintenant je vis aux siècles des siècles. Je tiens les clés de la mort et du séjour des morts. » Ecoutons-le ! Il est, lui, dans nos cimetières, le perpétuel et triomphal Revenant.

Ecoutons-le ! Ses yeux percent les ténèbres et font germer la cendre. Ecoutons-le : « Dieu n'est pas un Dieu des morts, mais un Dieu des vivants ; car, devant lui, tous vivent ! »

Ainsi soit-il ! Tous vivent !... Savourons cette ineffable certitude. Gravons-la dans notre cœur. Attachons-la, comme un diadème, sur notre front. Et qu'elle brille, ardente étincelle, dans notre regard prophétique !



AVE MORS !

O Pacificatrice, ô Mort ! C'est l'Eternel
Qui t'envoie au chevet de la race blessée.
Mon cœur frémit d'extase, à ton ombre dressée ;
Je souris à l'écho de ton pas maternel.

O Purificatrice ! A ton subit appel,
La chair s'idéalise et redevient pensée,
Et notre âme entreprend la lointaine odyssée
Dont nul n'a raconté le périple irréel.

Révélatrice, ô Mort ! grave Consolatrice !
De la splendide nuit blanche accompagnatrice !
Ta muette beauté me ferait défaillir.

Quand tes lèvres, sans bruit, baiseront mon visage,
Ne permets point, devant ce divin témoignage,
Que je me sente, ô Mort ! indigne de mourir.



QUARANTE-HUITIÈME DIMANCHE

EN PERDITION

I

« Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. »

(Luc XIX, 10).

C'était durant la guerre de 1870, par une froide nuit, dans la soirée du vingt-quatre décembre. Les Allemands, postés à Saint-Cloud, échangeaient des balles avec les Français, terrés sur l'autre berge de la Seine ; et le crépitement de cette fusillade obstinée, sous les constellations hivernales, glaçait l'âme.

Soudain, l'horloge d'un clocher sonna lentement, solennellement, minuit. Au douzième coup, l'un des nôtres bondit hors du trou qui le protégeait, et face à l'adversaire, la poitrine bien dégagée, il entonna, d'une voix magnifique, le *Noël* d'Adam :

Minuit ! Chrétiens, c'est l'heure solennelle
Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous...

Aux premières notes, et comme par enchantement, sur les deux rives du fleuve noir, les détonations prirent fin. Dans un religieux silence, tous les combattants écoutaient, bouleversés d'émotion, les accents mystérieux. Et lorsque le cantique français fut achevé, on entendit, dans le lointain, l'hymne allemand, le choral de Luther, qui montait dans les ténèbres comme un encens mélodieux.

Puis, plus rien. Minute poignante... Combien de temps le charme divin allait-il envelopper ces frères ennemis, qui venaient de communier en esprit sous l'étoile des mages ? — Oh ! malédiction, les fusils hurlent de nouveau. Prussiens et Français, champions de la même

chrétienté, forment un seul peloton d'exécution pour tirer sur le Fils de l'homme, pour viser Jésus-Christ !

Telle fut, lors de la dernière guerre franco-allemande, l'histoire d'une trêve de Noël entre belligérants d'éducation chrétienne. Près d'un demi-siècle plus tard, en l'an de grâce 1914, le nom du Rédempteur exerçait-il plus de prestige sur une Europe qui se réclame de lui ? Il est permis d'en douter. Timidement, le pape Benoît suggéra aux peuples qui s'entretuaient une suspension d'armes, à l'occasion de Noël. On le remercia de son initiative, en souriant de sa naïveté : la Palestine, elle-même, est aux mains du dieu Mars, et les bergers de Bethléem, « pendant les veilles de la nuit », risquent d'entendre une musique autre que celle des anges.

A leur tour, des chrétiens anglais, consternés par la réalité, ont lancé un appel aux églises évangéliques afin que celles-ci, hardiment et d'une seule voix, dénoncent l'intolérable scandale de la guerre européenne, et proclament le véritable message de Noël en ces termes : « Cessez le feu ! La paix ! »

...Si certaines puissances belliqueuses étaient capables de comprendre un pareil langage, les nations ne s'étreindraient pas, sur mille champs de bataille, dans un formidable corps à corps ; le conflit actuel n'aurait pas éclaté.

Au surplus, maintenant que l'incendie est allumé, aucune paix n'est possible en dehors de la Justice ; il faut que les opprimés soient délivrés et les criminels châtiés ; il faut, surtout, que les responsables ou les complices, à tous les degrés, se repentent. Car, en définitive, si les culpabilités sont diverses, néanmoins, dans la tempête actuelle, il n'existe aucun peuple immaculé ; il n'existe aucune association politique, aucun groupe social, aucune communauté religieuse, qui n'ait pas lieu de se frapper la poitrine devant la crèche du Messie.

O Eglises de Jésus-Christ, catholiques ou protestantes, anglicanes ou grecques ! vous ne célébrez pas Noël avec des airs de fête ; car cette journée est, pour vous, la vallée de Josaphat, la crise du jugement.

En mon cœur vibrent ces véhémentes paroles d'un ami qui m'écrivait : « L'insulte que les Eglises viennent de laisser infliger au

Christ mériterait d'être punie de la manière la plus humiliante, et Dieu aurait dû nous faire dire de fermer les temples et les cathédrales, le jour de Noël, et de nous tenir tous devant, nous les pasteurs, tout le clergé, en chemise, la corde au cou... Mais cette fête de Noël qui va être célébrée dans toute la chrétienté, quelle dérision, ou quelle torture ! »

Voilà donc l'atmosphère qui nous enveloppe, et que nous respirons, et qui fait circuler, dans nos veines, l'amertume de cette épouvantable certitude : nous appartenons à un monde en perdition.



C'est la sentence même de l'Evangile : « Le Fils de l'homme est venu chercher, et sauver, ce qui était perdu. » Un navire perdu, un malade perdu, une humanité perdue ! Cette vieille formule de catéchisme est-elle assez rajeunie par les événements ! S'il est une réalité qui s'impose à notre conscience, à notre raison, avec une évidence implacable, c'est bien la réalité du péché.

En vérité, la destinée humaine apparaît

dramatique. D'où vient l'homme et où va-t-il? Les savants prophétisent la fin graduelle de notre système astronomique ; ils nous décrivent un soleil refroidi, à peine éclairé par « cette obscure clarté qui tombe des étoiles ». A plus forte raison, notre globe chétif est-il voué au déclin. Or, sur cette Terre moribonde, s'affirme un esprit ardent, vivace, et dont l'opiniâtre ascension constitue le prodige même de l'Histoire.

Les uns considèrent ce pathétique mouvement comme une restauration de l'image divine dans la créature pensante, après une chute initiale et indéfinissable de la race en Adam ; les autres envisagent le pélerinage de l'homme vers les sommets spirituels comme une évolution continue qui l'arrache, peu à peu, aux abîmes de la préhistoire et de l'animalité. Mais quelle que soit l'explication de la tragédie qui se déroule sous nos yeux, la réalité observable reste identique : l'être humain est aux prises avec des forces inférieures, avec une bestialité innée contre laquelle il se débat et dont il essaye de se dégager, comme un misérable enlisé dans des sables mou-

vants. Ces forces de violence, de ruse et de sensualité sont, parfois, désignées sous le nom de nature ou de sous-nature, mais, pour tous les chrétiens, elles constituent la matière même du péché, qui est imbécillité, endurcissement, révolte, incrédulité, à l'égard du monde invisible et de cet Absolu moral et spirituel qui a, pour éternel signalement, le Devoir.

J'ai assisté à la naissance de l'insecte adulte, j'ai contemplé ses efforts désespérés et longtemps inutiles pour échapper à son alvéole, pousser vers le soleil et déployer ses ailes ; et j'ai mieux compris le drame de la destinée humaine ; et j'ai mieux senti que mes membres étaient de plomb, tout alourdis par le poids héréditaire du péché.

Ah ! triste humanité européenne ! Toi aussi, tu es dotée de frémissantes ailes ; par tes poètes, et tes philosophes, et tes apôtres, tu acclamais un idéal de paix internationale et de fraternité universelle ; mais les passions ont paralysé ton âme ; destinée à planer, tu te noies dans le sang !

Et soudain, réveillés de toutes nos songeries comme par un coup de tonnerre, nous prenons

conscience que « le Progrès » n'est nullement fatal, que l'humanité peut faire machine en arrière, enfin que l'édifice même de la civilisation reste précaire, et menacé de ruine, puisqu'il repose, en définitive, sur le bon emploi de notre liberté morale. Eh oui ! au *Fiat lux!* du Créateur peut succéder le *Fiat nox !* de la créature. Dieu a dit : « Que la lumière soit ! » et la lumière fut ; l'homme peut dire : « Que la nuit paraisse ! » et la nuit sera... Idée qui confond l'imagination. Pour consumer les bibliothèques du monde entier, une seule allumette suffirait. Avec l'alcool, poison du cerveau, on supprimerait, en quelques années, ici-bas, l'organe même de la pensée. Une guerre universelle, avec ses massacres, ses épidémies et ses famines, aboutirait à dépeupler la terre. Bref, le genre humain est investi de la plus redoutable prérogative : il a le pouvoir de commettre le suicide.

Et ce qui donne le vertige, ce qui fait courir, dans nos membres, un frisson d'horreur, c'est que l'humanité actuelle, au lieu de fuir la pente infernale, semble se ruer vers l'abîme. Elle est en état de perdition.



QUARANTE-NEUVIÈME DIMANCHE

EN PERDITION

II

> « *Jésus est le seul nom donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés.* »
> (Actes IV. 12).

« Il est venu *chercher* et *sauver* ce qui était perdu. » A la réalité du péché s'oppose la réalité de l'Evangile. Et ce ne sont pas deux forces égales, ou deux plateaux de balance en équilibre : « Où le péché abondait, affirme l'apôtre, la grâce a surabondé. »

Sans doute, je perçois l'objection, hélas ! trop facile. On nous dira : La généreuse

parole du Christ se comprenait, au seuil de l'ère chrétienne, alors que les belles illusions étaient excusables. Mais aujourd'hui, la faillite morale et sociale de l'Eglise éclate aux yeux. Il faut souscrire à ces déclarations d'un libre-penseur notoire : « Qu'as-tu fait, divin rêveur de la Galilée ? Si tu étais demeuré dans la défaite et dans la honte, sous la couronne d'épines, nous pourrions croire en ta mission heureuse. Mais voilà que tu triomphes, infortuné ! et qu'il faut te juger, non plus sur les paroles, mais sur les œuvres. Où es-tu ? Que fais-tu ? Je n'entends que ton nom, je ne vois que ta gloire. Et en ton nom, la violence et la haine continuent leurs ravages. Dans le rayonnement de ta gloire, tout le mal du passé revit, plus cruel que jamais. » Chacun de ces mots tombe sur notre cœur chrétien, comme une goutte de plomb fondu sur une plaie. Et le journaliste incrédule ajoute : « Est-ce ta faute ? Non. Tu as parlé. Tu as agi, donnant ta vie. Seulement, les hommes sont lents à suivre... Aie patience sur ta croix, frère ! Mille ans, ce n'est rien qu'un jour. Il faut sans doute une autre reculée. »

Voilà l'objection dans toute son ampleur. Elle consiste à supprimer de notre texte le terme de valeur, le terme capital qui fait de Jésus un *sauveur ;* on le rapetisse à la taille d'un *chercheur.* « Le Fils de l'homme est venu chercher ce qui était perdu... » On lui en sait gré ; on s'émeut devant cette ambition candide et grandiose ; mais il a cherché sans trouver ! On lui exprime une sympathie sincère pour son affreuse désillusion, et on lui laisse espérer de moins maigres succès dans un avenir indéfini.

Une telle attitude serait déplacée, de notre part ; car nous cesserions d'être les disciples du Christ, si nous le prenions en pitié. Il n'a que faire de notre compassion ! Ce qu'il réclame, c'est notre obéissance et notre foi.

On nous objecte, bien à tort, la prétendue idylle palestinienne, et les rêveries d'un jeune Galiléen qui déchiffrait, dans les nuages, sa dignité de rédempteur. Soyons sérieux ! Suivons le Messie à Gethsémané. Ecoutons ses gémissements étouffés, ses prières entrecoupées de sanglots, et parfois son cri d'agonie sous les oliviers, pâles de lune. O abandon !

O mystère ! O terreur ! Quels effondrements ! Quel scandale ! C'est tout un ministère de salut qui s'écroule, une mission rédemptrice qui tombe en ruines, à l'insu du monde stupide ou pervers, dans la solitude et la sérénité d'une nuit d'avril. Le Fils de l'homme intercède encore, il combat, il « travaille à la sueur de son front » — et quelle sueur ! — pour l'âme humaine... et Dieu se tait.

S'il est vrai qu'au Jardin sacré des Ecritures,
Le Fils de l'homme ait dit ce qu'on voit rapporté ;
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le ciel nous laissa comme un monde avorté,
Le juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité.

Oui, voilà l'une des conclusions possibles de l'agonie au Jardin des olives. Mais voici l'autre, celle de Jésus : il refusa de désespérer ; il s'empara, par la foi, d'une certitude surnaturelle. Et cette victoire intérieure est symbolisée, par l'évangéliste, en ce vitrail sublime : un ange apparaissant du ciel, pour fortifier le Fils de Dieu.

O Jésus-Christ ! ton héroïsme a consommé notre délivrance. A Gethsémané, tu as été, solennellement, sacré Libérateur et « Sauveur ». Et tu es devenu, à ton tour, d'âge en âge, en faveur de la chrétienté tout entière, aux heures de crise et de scandale, un Ange de Dieu pour soutenir son courage et disperser les ombres sataniques du doute !



Je me saisirai donc du message de Noël et revendiquerai notre bien : « Le Fils de l'homme est venu chercher et *sauver* ce qui était perdu ! »

Il est et reste le Sauveur du monde, malgré les démentis d'une réalité passagère ; tel est notre credo.

C'est là une affirmation aisée à défendre, avec la dogmatique traditionnelle. En effet, si, en Jésus de Nazareth, Dieu lui-même est descendu, corporellement, sur la terre afin d'expier au Calvaire, une fois pour toutes, le péché de la race humaine, il y a là un bloc intangible de vérité transcendentale, absolue, une éternelle

pyramide au pied de laquelle tourbillonnent comme du sable, en volutes éphémères, tous les événements de l'histoire. Dans un cadre pareil, une guerre européenne, loin d'être une pierre d'achoppement pour la foi, souligne, au contraire, l'iniquité foncière du cœur humain et justifie, par là même, l'immolation rédemptrice du Dieu incarné.

Mais pour les chrétiens (et ils sont nombreux) qui ne voient plus fumer, entre ciel et terre, pour le salut du monde, l'autel sacerdotal d'un sacrifice perpétuel, pour les chrétiens qui ne peuvent plus séparer l'œuvre effective du Sauveur, son œuvre concrète et substantielle, de ses répercussions morales et religieuses, politiques et sociales, il est moins facile d'échapper à un choc de conscience périlleux, quand la crèche de Bethléem flotte à la dérive sur un fleuve de sang, comme le berceau de Moïse à la surface du Nil.

Et cependant, nous osons affirmer, nous aussi, avec une joie intense et grave, que le passage à jamais béni du Fils de l'homme sur la terre a modifié, pour toujours, la structure intime et la qualité de notre univers moral.

L'humanité n'est plus, depuis l'apparition de Jésus-Christ, ce qu'elle était auparavant. Elle s'est découverte, elle-même, en lui. Il a été le révélateur des célestes énergies qui sommeillaient en elle. Entraînée par son guide prédestiné, elle a pu émerger avec lui, hors des brumes séculaires, sur les plus hauts plateaux de la vie spirituelle. Et depuis lors, elle s'y est installée, pour ainsi dire, en sa personne ; elle y a creusé des tranchées protectrices ; elle s'est « accrochée au sol » sacré. Son âme véritable, son meilleur moi, restent désormais inséparables du Fils de l'homme, vainqueur de la mort et du péché. Et lorsque, malgré tout, nous sommes consternés par nos propres défaillances, atterrés par les spectacles nauséeux ou féroces du monde, nous élevons nos regards vers le Héros de Noël et nous murmurons, pleins d'une indicible confiance : « O mon Sauveur ! je ne suis par moi-même qu'une informe ébauche, mais en toi l'œuvre commencée dans mon cœur s'achève et s'épanouit ; tu es l'accomplissement de mes plus saints désirs, la parfaite réalisation des prophéties que je porte en moi, chrysalide mystérieuse.

Tu représentes plus que moi-même, ô Rédempteur ! ma personnalité profonde, immortelle. J'acclame en toi, je bénis et j'adore l'Esprit du Dieu trois fois saint manifesté, une fois pour toutes, en notre chair mortelle, pour la transfiguration et le salut de la nature humaine. »

Telle est la réalité qui subsiste, et subsistera toujours, jusqu'à la fin des âges ; voilà dans son essence la Bonne Nouvelle, et le vrai miracle de l'incarnation, et l'Evangile de Noël. « La Parole a été faite chair, et elle a séjourné parmi nous, et nous avons contemplé sa gloire. » Qui enlèvera de l'histoire cette clarté-là ? Elle est le calme soleil de minuit qui luit, immuable, au-dessus de l'horizon. Elle est la lumière, l'invulnérable lumière, que les obus ne peuvent déchirer.

Au Calvaire même, elle a jeté ses rayons ; le bois maudit est devenu translucide, comme les parois d'une veilleuse. Et sur l'ossuaire de notre Europe ravinée, transformée en un Golgotha illimité, chacune de nos croix, à son tour, s'allume intérieurement de la même flamme mystique, par laquelle est transfigurée, sanctifiée et divinisée la souffrance.

ASCENSION

Ils redoutent la mort ; le néant les effraie ;
Ils ont peur de descendre, entiers, dans le trou noir.
Insensés ! la Nature est-elle un abattoir ?
Et la Vie un mensonge ? O douteurs ! elle est vraie.

Sans jamais reculer, sans que rien ne l'enraie,
Elle a gravi la pente et monté, sans déchoir,
De douleur en douleur, et d'espoir en espoir,
Balayant chaque obstacle ou bandant chaque plaie.

Après la bête, l'homme, et l'amour, et l'esprit,
L'impératif moral, Socrate, Jésus-Christ...
Le difficile est fait, la personne est conquise.

Noble courbe ascendante ! Ah ! son hardi niveau
Présage l'avenir : mon âme, sans surprise,
Franchira d'un seul bond l'abîme du caveau.



CINQUANTIÈME DIMANCHE

LA CENTIÈME BREBIS

> « *Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé ma brebis qui était perdue.* »
> (Luc XV. 6).

Dans le monde gréco-romain, l'individu isolé ne comptait guère. L'homme appartenait à l'Etat, corps et âme. Sa vie privée était à la merci des lois ; celles-ci pouvaient imposer le mariage, ou ordonner l'infanticide ; elles interdisaient au père toute initiative en éducation : « Les enfants, déclarait Platon, appartiennent moins à leurs parents qu'à la cité. » L'homme n'avait pas davantage le choix de ses croyances, et Socrate fut condamné à mort pour avoir pratiqué la liberté de penser à

l'égard de la religion officielle. Bref, pour parler avec l'historien Fustel de Coulanges, « la funeste maxime que le salut de l'Etat est la loi suprême, a été formulée par l'antiquité. On pensait que le droit, la justice, la morale, tout devait céder devant l'intérêt de la patrie. »

C'est, précisément, le credo meurtrier d'un Caïphe, celui qu'il énonçait, avec une candeur cynique, en préconisant l'assassinat de Jésus : « Réfléchissez ! Votre intérêt, c'est de faire périr un seul homme, pour que la nation entière ne soit pas exterminée. »

Mais en face d'un système pareil se dresse l'idéal du Sauveur lui-même, celui du bon berger, l'opiniâtre chercheur de la brebis égarée, « la centième », celle qui, souffrante et en péril, occupe dans son cœur autant de place que le reste du troupeau.

Et ce n'est point là du pur sentimentalisme... A vrai dire, cette accusation est bien superficielle ! « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point. » L'amour est une puissance rédemptrice à la fois et créatrice, qui dévore les ténèbres devant elle, comme une lumière en mouvement, et qui ne connaît

d'autres limites à son expansion indéfinie que les bornes mêmes de l'Esprit divin, omniprésent. Si l'Eternel a pu dire aux flots de l'océan : « Voici l'infrangible barrière où s'arrêtera l'orgueil de la marée montante » — l'Eternel n'a pas le pouvoir de tracer à l'amour une infranchissable frontière, car il ne saurait s'enchaîner lui-même, car « Dieu est amour ».

Mais cela posé, il convient d'ajouter que le bon berger de l'Evangile, quand il se met en campagne pour découvrir la centième brebis, ne cède pas à une passion irraisonnée de dévouement mystique. Le Sauveur a ses motifs pour s'élancer, plein d'espoir, sur la piste incertaine d'une âme en fuite. Et ces motifs, il les expose lui-même avec une simplicité magnifique : « A quoi servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme ? Et quelle est la monnaie d'échange pour son âme ? » En d'autres termes, chaque personne humaine vaut un monde. Le prix réel d'une individualité vivante, qui pense, qui sent, qui veut, dépasse à jamais toute estimation possible. Les mots nécessaires pour en formuler la valeur, n'existent encore dans aucun voca-

bulaire. Seuls, des actes symboliques suffiraient à exprimer l'inexprimable, des actes qui font image, comme l'empressement pathétique du bon pasteur à s'élancer dans le désert, à travers la brousse épineuse, pour secourir la créature en détresse.

Chaque page de l'Evangile est une auréole qui rayonne autour de l'âme. Quel hommage lui rend le Sauveur, quand il répète, obstinément, cette parole tour à tour consolante ou sévère, et qui résonne comme une basse ininterrompue à travers les hymnes du Maître : « Dieu regarde au cœur. » Telle est, dans les enseignements du Révélateur, la note continue. « Dieu est Esprit, et il réclame de ses adorateurs un culte en esprit et en vérité. » Mais si le plus beau sanctuaire de la divinité, ici-bas, est l'âme, celle-ci égale en dignité le ciel même, séjour du Très Haut. Un Dieu qui regarde au cœur affirme, par là, que les sentiments les plus cachés de la personne morale ne lui sont point indifférents. Il a les yeux sur le centre mystérieux d'où émanent, à la fois, nos idées et nos actes, source inépuisable de jaillissements imprévus, de décisions sponta-

nées et de libres résolutions, capables de poser, subitement, des commencements nouveaux, de déterminer dans l'histoire des orientations inattendues, ou de fixer la direction d'une destinée individuelle.

Voilà pourquoi, dans l'Evangile, retentit sans trêve cet appel monotone et grave : *Choisis !* « Nul ne peut servir deux Maîtres... Nul ne peut suivre, en même temps, la voie large et la voie étroite. » C'est l'appel grandiose à la conversion. Or, dire aux âmes pécheresses : « Repentez-vous et croyez ! » c'est leur faire le plus insigne honneur, c'est les doter d'un sceptre royal et presque magique : le libre arbitre, la capacité d'agir en êtres responsables — pouvoir inouï qui défie la pensée et confond l'imagination.

Et pourtant, telle est la haute cime qui sert de soubassement à toute la prédication évangélique du salut. Elle est la base de cette oraison dominicale qui exalte jusqu'au vertige la majesté de l'âme individuelle, puisqu'elle en fait la collaboratrice de l'Esprit éternel pour la rédemption du monde. Qu'est-ce, en effet, que le « Notre Père », sinon une

prière en faveur de Dieu : « Ton règne vienne ! » et une prière en faveur de l'humanité : « Délivre-nous ! » l'une et l'autre condensées en un sublime effort d'énergie spirituelle, au creuset de la personnalité ?

Est-il surprenant que, sous l'action de l'Evangile, peu à peu, le monde moderne en fût arrivé à ce respect croissant de la vie humaine qui est la caractéristique de toute civilisation chrétienne ? La législation affirmait que l'enfant, même avant sa naissance, devait être tenu pour sacré. Groupés autour d'un moribond, les docteurs s'ingéniaient à entretenir le souffle vital (fût-ce en prolongeant la souffrance) comme les prêtresses du feu, attentives à nourrir la flamme sainte. Bien plus, on discutait en Europe sur la peine de mort, et l'on contestait à la société le droit d'écraser, sous son talon, même dans une poitrine scélérate, « le lumignon » où palpite encore une étincelle...

Tout à coup la guerre éclate ! Et nous assistons, consternés, à une infernale tuerie, la plus vaste, la plus savante et la plus implacable de tous les temps. Sans doute, les con-

quérants, dans l'antiquité, se sont illustrés par leurs massacres. Le livre de Josué raconte que les Israélites « passèrent au fil de l'épée tout ce qui respirait dans la ville de Jéricho, hommes et femmes, enfants et vieillards, jusqu'aux bœufs, aux ânes et aux brebis ». Mais qu'est-ce que l'épée, auprès des moyens actuels de destruction ? On applique, aujourd'hui, à l'art de tuer les procédés de la grande industrie. Le machinisme, création de l'homme, se retourne brusquement contre son auteur, pour l'écraser. Heure fantastique au cadran de l'histoire ! Sur le terrain physique de la force brute l'être humain est vaincu d'avance par les puissances de la nature inanimée. Son unique supériorité résidait en la raison. S'il emploie, désormais, son intelligence à déchaîner les énergies aveugles de la matière, celle-ci aura fatalement le dernier mot, car elle ne connaît ni fatigue, ni souffrance. Et si les combats d'artillerie devaient se prolonger, toujours plus impétueux, toujours plus foudroyants, pendant un certain nombre d'années, on anéantirait mathématiquement, dans une région déterminée du globe, tous les mâles.

Ah ! que deviennent les promesses de Jésus à l'individu, sous les fumées de la mélinite ? La personnalité semble broyée, pulvérisée. Sur des champs de bataille aussi vastes que des continents, et où manœuvrent nuitamment des millions de soldats anonymes, est-ce que cela compte, un pauvre petit fantassin de deuxième classe ?...

Le respect de la vie ! Additionnez, seulement, les nombres de tués, sur les différents fronts de bataille, d'après les dépêches d'une seule journée. Totalisez les cadavres d'une semaine. En vérité, on a eu bien raison d'affirmer que l'existence humaine, aujourd'hui, n'a pas plus de valeur qu'une cerise au mois de juin.

...O Jours des morts, ô Fêtes mélancoliques des trépassés, ô chrysanthèmes de l'hiver amoncelés dans tous nos cimetières sur des milliers et des milliers de tombes prématurées, ô souvenirs, ô larmes vaillantes mais atrocement amères, — notre âme vous en conjure, n'éteignez pas en nous la foi surnaturelle en la valeur divine de la personne humaine !



CINQUANTE-ET-UNIÈME DIMANCHE

LE " NOM NOUVEAU "

> « *Au vainqueur je donnerai de la manne cachée et une pierre blanche, et sur ce caillou est inscrit un nom nouveau que nul ne connaît, sauf celui qui le reçoit.* »
>
> (Apocalypse II. 17).

En serions-nous réduits à douter de nous-mêmes, à laisser fléchir notre assurance ineffable en la « présence réelle » de l'Esprit éternel dans notre esprit ? Certes, l'individu apparaît bien chétif, bien vulnérable, dans le tourbillon de la guerre mondiale. Et néanmoins, si l'on regarde au delà des apparences, il est magnifié, transfiguré. Il est grandi de toute la

grandeur de l'enjeu qui nous est proposé : mettre fin au régime de l'anarchie internationale, enfouir la guerre elle-même dans le trou sans fond d'un gigantesque obus, aider à la naissance laborieuse et sublime de l'humanité.

Méditons ces vigoureuses pensées d'un écrivain français : « Incomparable en douleur, révoltante et intolérable, si l'on ne veut que la *sentir,* cette guerre, si on a la force de la *comprendre,* est encore incomparable en grandeur. Aux générations adulte et adolescente qui sont sacrifiées pour sauver l'avenir, aux générations de pères et de mères dont l'espoir est tranché, c'est bien le moins qu'on rende reconnaissable, et fortement aimable, l'objet de leur sacrifice. Cet objet a coûté cher, depuis que la civilisation a commencé. Mais il vaut ce qu'il a coûté, et tout ce qu'il coûtera cette fois encore. C'est le Droit, — grâce auquel le faible n'est plus une proie, l'homme s'assure en l'homme, et chaque nation, même la plus petite, en la société des nations. C'est le Droit, — à l'abri duquel les enfants de nos enfants se tiendront debout, respectés, et travailleront en paix. C'est le Droit, — dont le sentiment, dans

le secret des cœurs, suffit à rendre celui qui s'y est dévoué, mieux d'accord avec soi-même et avec l'ordre des choses, plus tranquille, plus libre, plus vraiment vivant que ce qui le tue. »

Magnifiques paroles. Mais notre foi en l'âme a des racines plus profondes encore. « Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Eglises : Au vainqueur je donnerai de la manne cachée, et une pierre blanche, sur laquelle est inscrit un nom nouveau que nul ne connaît, sauf celui qui le reçoit. » Voilà ce que nous attendions, anxieux, « comme un cerf altéré brame après le courant des eaux » ; voilà du décisif, de l'absolu. Non, la guerre, même idéalisée, ne suffirait pas à maintenir en nous la claire vision du prix de la personne humaine et de son caractère indissoluble ; il nous faut l'expérience religieuse, la communion avec Dieu.

« L'Esprit lui-même, écrit saint Paul, atteste à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu... Tous ceux qui se laissent conduire par l'Esprit de Dieu, sont fils de Dieu, et vous n'avez point reçu un esprit de servitude pour être encore dans la crainte, mais vous avez

reçu un esprit d'adoption par lequel nous nous écrions : Père ! » Et l'apôtre insiste encore : « Nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin de connaître les grâces que Dieu nous a faites. Ce qu'aucun œil n'a vu, ce qu'aucune oreille n'a entendu, ce qui n'est monté au cœur d'aucun homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment, Dieu nous l'a révélé par son Esprit, car l'Esprit sonde tout, même les profondeurs de Dieu. »

Solennel coup de sonde ! O mon âme, quel océan te porte, et quels abîmes à explorer !

La communion avec Dieu, le « Père des esprits », quel concept ! Quelle réalité ! Alors, je m'enracine. Alors, je cesse d'être la feuille flétrie qui tournoie dans la brume. La vie n'est plus un rêve, ni la personne une illusion. En prenant conscience de moi, je saisis l'Eternel. J'ai le droit d'être quelqu'un à mes propres yeux, puisque je suis quelqu'un aux regards du Très Haut, qui est en même temps le Très Proche. J'existe, moi-même, dans la mesure où Il est. Puisque je possède « en lui la vie, le mouvement et l'être » — bien plus,

puisque j'ai acquis auprès de lui, à travers Jésus-Christ, le titre d'*Enfant de Dieu,* puisqu'il me « connaît par mon nom » — mon individualité profonde est plus certaine que le système sidéral, plus indestructible que l'étoile polaire.

Autrement, si je n'étais pas une personne (au sens moral, philosophique et surnaturel du terme) que signifierait le drame rédempteur de la régénération : la délivrance du péché, la transformation en une créature nouvelle, ouverte aux inexprimables révélations du sacrifice, de la prière, de l'univers invisible ? Au surplus, si je ne suis pas *quelqu'un,* ces expériences-là n'auraient jamais pu se produire, l'Esprit saint ne m'aurait pas pris au sérieux. Est-ce qu'un adulte parle à une poupée ? Est-ce que l'Eternel jouerait avec les âmes, comme avec des bulles de savon ? Imaginez-vous un Dieu qui entrerait en communion spirituelle avec des créatures éphémères ? Alors l'Eternel serait sans cesse frappé, par la mort, dans ses plus chères affections ! Un cancer, une embolie, un éclat d'obus, rétréciraient le cercle de ses enfants ? Après une épidémie ou une

guerre, il aurait perdu, pour toujours, des personnalités qui reflétaient la sienne ?

Absurdité ! Les « faire part » de deuil ne descendent point du ciel. « Pour Dieu, affirme Jésus, tous restent vivants. »

Mais pour nous, non plus, Dieu ne meurt pas. Un de nos plus jeunes combattants, après avoir pris part à la grande offensive en Champagne, exprimait sa foi religieuse en ces mots : « J'ai vécu dans un chaos où le monstrueux heurte le sublime... Et, surtout, j'ai éprouvé une impression qui n'avait jamais été si forte, celle de la *présence de Dieu.* Au-dessus des horreurs du champ de bataille, des pauvres corps mutilés et sanglants, j'ai *senti* que Dieu était là, que son Esprit planait au-dessus de nous et, qu'au fond, tout ce carnage n'était rien, puisque Lui était là, puisqu'il existait. » Voilà une expérience concrète qui pèse plus que des volumes de littérature guerrière. Incomparable révélation spirituelle ! Elle démontre que les obus « lacrymogènes », les obus qui font pleurer les épouses et les mères, ne sont pas, pour cela, des projectiles « suffocants », et qui empêcheraient les âmes de res-

pirer en Dieu, dans l'atmosphère illimitée de sa grâce, devant les horizons infinis, sur les hauts plateaux des espérances éternelles.

En vérité, en vérité, il est des moments d'illumination intérieure, minutes éblouissantes, où nous percevons brusquement, sous l'éclair d'une révélation inattendue, les immenses régions de victoire et de sérénité où nous pourrions nous établir, une fois pour toutes. Alors, des intuitions sacrées, des pressentiments inouïs, nous laissent entrevoir la possibilité de vivre, désormais, sans interroger nos sensations ou nos sentiments — au delà du succès ou de l'échec, au-dessus de la santé et de la maladie, par delà le bonheur et le malheur (termes indéfinissables et que chacun est libre d'interpréter à sa guise) — au-dessus de la vie et de la mort, du monde visible et du monde invisible. C'est un état d'âme où nous atteignons, parfois. Alors, devant nos yeux tranquilles, s'épanouit la fleur inconnue de la Simplicité. Tous nos désirs se condensent et se purifient dans l'unique ambition de tenir ferme au poste assigné, sans retour sur nous-mêmes, satisfaits d' « accomplir ce qui est

juste » et d'être utilisés par l'Esprit éternel pour des fins admirables mais voilées. C'est l'heure où nous entrevoyons l'apaisement définitif. C'est l'heure où nous éprouvons, mystérieusement, que nos prières non exaucées, et pourtant légitimes, saintes, nous relient au cœur de Dieu par des liens infrangibles. C'est l'heure silencieuse où nous savourons déjà le goût de la manne cachée, et où nous déchiffrons, dans la solitude, sur la blancheur du talisman divin, les premières lettres du « nom nouveau ».





CINQUANTE-DEUXIÈME DIMANCHE

PRIÈRE D'INTERCESSION

O notre Dieu ! nous te louons pour tes élus, les prophètes et les martyrs de l'humanité, qui ont donné leurs pensées, leurs prières et leurs angoisses pour ta vérité et pour la liberté du peuple. Nous te louons de ce qu'ils sont restés fidèles à ta sainte cause à travers les outrages.

Nos cœurs brûlent au dedans de nous, quand nous suivons les sanglantes traces de ton Christ à travers les âges, quand nous voyons

(1) D'après M. Rauschenbusch : *Pour Dieu et pour le peuple (Prières du réveil social).*

sur combien de collines d'infamie il a été crucifié dans tes serviteurs et dans les vrais héritiers de son esprit.

O Eternel ! tu as faites tiennes toutes les douleurs de notre race. Tu as été blessé par nos péchés, brisé par nos iniquités. Au milieu des gémissements de la création, c'est ton Esprit qui est en travail, jusqu'à ce que les fils de Dieu soient enfantés dans la liberté et la sainteté.

Anime-nous de cet Esprit trois fois saint, et que nous soyons, nous-mêmes, consumés par la passion de l'amour chrétien. Et si nous devons apprendre, à nos dépens, la force et la malignité des puissances mauvaises, soutiens-nous par la pensée qu'ainsi nous portons en notre corps « les marques de Jésus », et que seuls ceux qui ont part à son libre sacrifice connaîtront la plénitude de ta vie.

Baptise, baptise ton Eglise ! Et baptise notre France ! Qu'elle retrouve la saveur de l'Evangile ! Qu'elle proclame courageusement la venue de ton Royaume et la ruine de tous ceux qui résistent au Fils de l'homme ! Qu'elle épouse, toujours davantage, la cause univer-

selle du peuple, et qu'elle reconnaisse les sanglantes mains du Christ lui-même dans ces mains anxieuses qui cherchent en tâtonnant, à travers les ténèbres de la guerre, la vérité qui affranchit, la fraternité des nations et les linéaments de la Cité future.

O Père des esprits ! — en communion avec notre Patrie, — en communion avec tous les membres souffrants du corps de Christ, avec tous les voyants, avec tous ceux qui « espèrent contre toute espérance », avec nos combattants, champions du Droit (malgré nos erreurs et nos fautes), en communion avec nos blessés, nos prisonniers, nos disparus, nos morts — en communion avec nos légions invisibles sur la terre et dans les cieux, — en communion avec le Prince de la Paix, le Serviteur de l'Eternel, l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, Jésus notre Sauveur, le Fils de l'homme, nous t'adressons la prière qu'il nous a, lui-même, enseignée :

Notre Père qui es aux cieux,
Ton nom soit sanctifié !
Ton règne vienne !

Ta volonté soit faite sur la terre comme aux cieux !

Donne-nous, aujourd'hui, notre pain quotidien.

Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés,

Et ne nous conduis pas en tentation, mais délivre-nous du mal !

Amen.



CREDO

DANS LE TORRENT

« Large est notre cerveau, mais trop étroit le monde. »
Les ailes de l'esprit dépassent les barreaux
De la cage, adaptée aux maigres passereaux,
Où le condor piétine en une ignoble ronde.

Toute incarnation est souffrance profonde.
Le Verbe se fait chair ? C'est l'heure des bourreaux...
Le voyant crie : « Enfin, les sabres aux fourreaux ! »
Et rien ne lui répond que le canon qui gronde.

O guerre ! contre toi gardant mon idéal,
Je ne fléchirai point sous ton sceptre brutal,
Je resterai fidèle à mes impondérables.

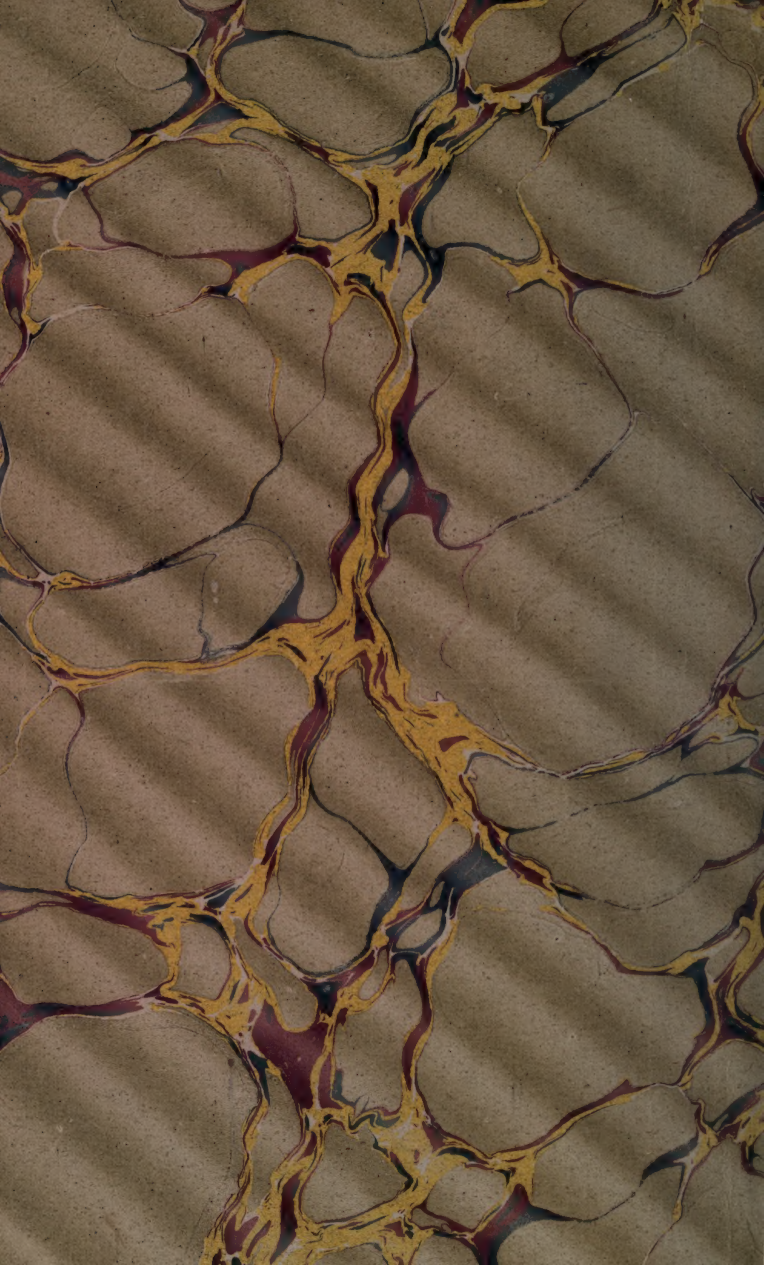
Jeté, malgré mon âme, au torrent ténébreux,
J'élève mon front clair sur les flots sulfureux
Et salue, au zénith, les astres immuables.

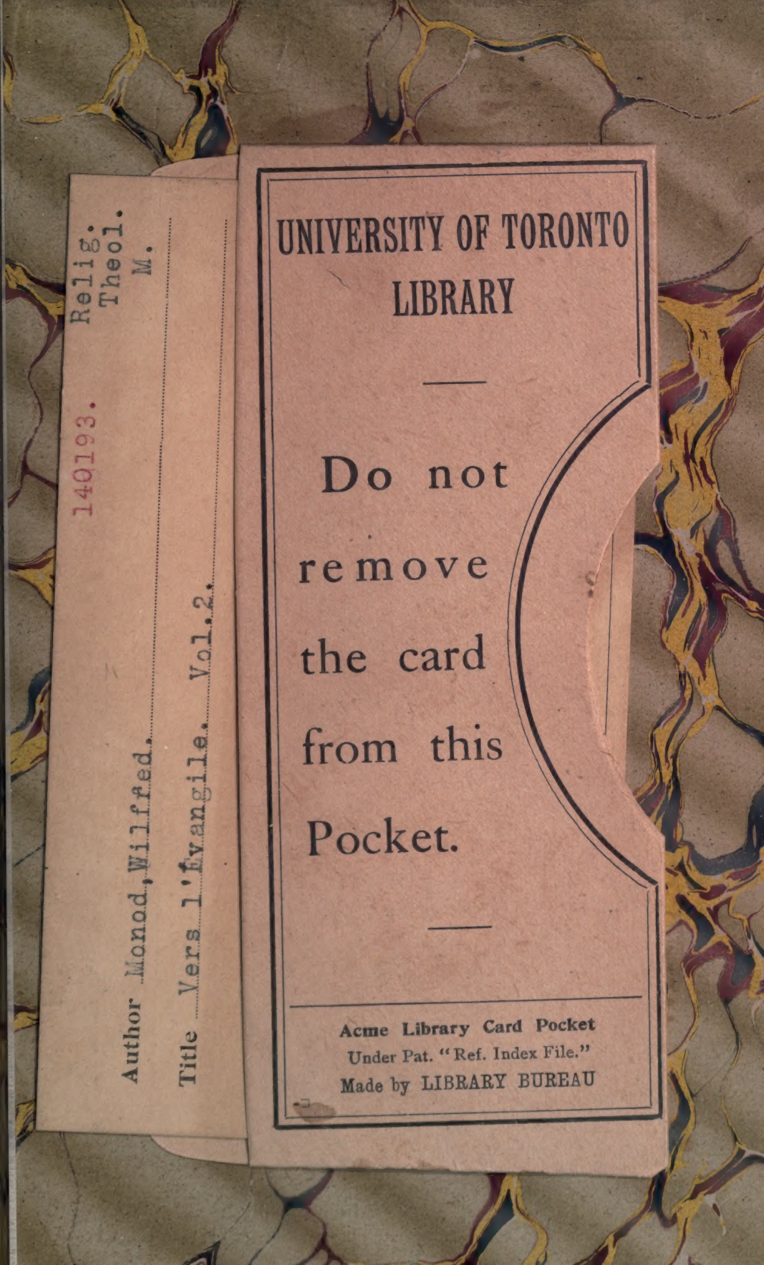


Table des Matières



CAHORS, IMPRIMERIE COUESLANT. — 18.532




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
Relig.
Theol.
M.
140193.
Author Monod, Wilfred.
Title Vers l'Evangile. Vol.2.

